LES AVEUX

DU MÊME AUTEUR

La Vie inquiète (poésies) . . . . 3 fr.
Edel (poème) . . . . 3 fr.

Ty

PAUL BOURGET

LES AVEUX

POÉSIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

—

M DCCC LXXXII


LIBRARY
15 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

PROLOGUE

Prologue

LE JARDIN

COMME *des marbres blancs parmi les vertes branches*
Les heures de ma vie, immobiles et blanches,
Me regardent du fond verdoyant du passé ;
Ma mémoire est un frais jardin où les allées
Se peuplent chaque soir de formes long voilées
Qui frissonnent devant un ciel rose et glacé.

Dans ce jardin profond, j'erre aussi pour entendre
Des femmes aux grands yeux noyés d'un regret tendre
Me répéter des mots prononcés autrefois.
Le croissant de la lune est si mince qu'il semble
Un bracelet d'argent brisé, le taillis tremble,
Un sourd sanglot se mêle à la douceur des voix.

Et les fleurs du jardin pendant le jour fermées
S'entr'ouvrent à l'appel des voix jadis aimées;
Le soupir caressant des anciens parfums
Flotte comme un nuage autour des chers fantômes;
Et plus tristes parmi ces fleurs et leurs aromes
Les voix jurent que les Beaux Rêves sont défunts...

LIVRE PREMIER

AMOUR

Les heures éblouissantes
Et passagères, t'ont lui ;
Et les bouches caressantes
Et menteuses, t'ont dit oui ;
Juste assez pour que tu sentes
Que tout ton bonheur a fui...

Espoir d'aimer

Miranda, relève les rideaux frangés de tes yeux et dis-moi ce que tu vois là-bas...

SHAKESPEARE. — La Tempête.

MALGRÉ *notre ironie et la fièvre de voir,*
Triste ou gai, laid ou beau, le vrai dessous du monde,
Nous n'avons pu tuer encore tout espoir
De quelque passion profonde.

Il n'est pas mort, l'espoir d'aimer et d'être aimé,
Cet espoir enfantin dont notre esprit se raille,
Et qui fleurit en nous, comme une fleur de Mai
Aux crevasses d'une muraille.

Notre Ame est le palais des légendes où dort
Une jeune princesse en robe nuptiale,
Immobile et si calme!... On dirait que la Mort
A touché son visage pâle.

Elle dort, elle rêve, et soupire en rêvant ;
Une larme a roulé lentement sur sa joue.
Elle se rêve errante en barque au gré du vent
Sur l'Océan qui gronde et joue.

Elle ne le voit pas, le beau Prince Charmant,
Qui chevauche parmi les plaines éloignées,
Et s'en vient éveiller sa Belle au bois dormant
De son sommeil de cent années.

Un manteau de velours aux agrafes d'argent
Flotte sur le jeune homme, et son cheval qui fume
Hâte vers le château son pas intelligent
Sous le soleil et dans la brume.

Mais elle, oh ! que ses yeux tendrement souriront,
Lorsque, se relevant sur sa couche embaumée,
Tout son sang virginal inondera son front
A s'entendre tout bas nommée !

Nous aussi, ce sera la fête dans nos cœurs,
Quand l'Amour, cavalier ailé que rien n'arrête,
Viendra nous réveiller du sommeil et des pleurs
En rouvrant la porte secrète.

Amour, Amour, le lierre enlace le château,
Les mousses ont rongé le blason qui s'efface,
Les cent ans vont finir ce soir ; oh ! viens bientôt,
Beau cavalier que rien ne lasse !...

L'Amour naissant

L'AMOUR *naissant remplit l'Ame qu'il va griser*
D'un frémissement chaste et doux comme un baiser
D'une sœur à son frère, ou d'une fiancée
A l'amant qui n'a d'elle encor que sa pensée...
L'amour naissant est pur comme une piété.
Tout ce qui frémissait en nous de révolté,
De mauvais, de haineux contre le passé même,
S'apaise à ces seuls mots mystérieux : Je l'aime!
Et ces seuls mots sont un abîme de douceur
Insondable, où l'on sent défaillir tout son cœur.

Analyse

QUAND *j'aimais, quand j'étais aimé, — joie innocente,*
Faut-il que plus jamais mon cœur ne te ressente? —
Les Arbres où passait l'âme des vents glacés
N'attristaient pas mes yeux... Ah! Beaux matins passés!...
Et l'automne lointain de cette unique année
A-t-il donc épuisé ce que la destinée
Me gardait de bonheur et de vrai sentiment?...
Aujourd'hui, si mon cœur tremble, je crois qu'il ment;
J'ai peur de retrouver dans ses folles extases
Le souvenir maudit des livres et des phrases,
Et si, seul avec vous par ce frileux matin,
Je regarde en rêvant les arbres du jardin,
C'est que la douloureuse et secrète pensée
Me vient en revoyant sous la brise glacée
Les arbres effeuillés joncher le vert gazon
Comme aux matins enfuis de l'ancienne saison.

Les Yeux et la Voix

Elle avait la voix chuchotante comme il sied à une femme...
Shakespeare. — Le Roi Lear.

Quand *l'Amie est là qui nous laisse*
Nous anéantir dans ses yeux,
Les longs regards silencieux
Suffisent presque à la tendresse.

Mais quand elle est loin, l'on voudrait
Se rappeler quelque mot tendre
Dont l'accent seul eût fait entendre
Ce qu'elle éprouvait en secret.

On voudrait qu'elle eût dit : « Je t'aime ! »
Qu'elle l'eût répété cent fois ;
Il nous semble que dans la voix
Était l'évidence suprême !...

Et cependant, beaux yeux si doux,
Vous que brûle une flamme noire
Et languissante, en qui donc croire,
Si l'on ne croyait pas en vous?

Solitude

LORSQUE *je l'eus quittée et que je m'en revins*
Seul, plus seul au sortir de ces heures passées
A voir dans ses grands yeux sourire ses pensées,
Je regardai le ciel et les astres divins.

Ils pâlissaient, noyés des vapeurs bleuissantes
Qu'un plein orbe de lune épandait doucement.
Dans l'air glacé flottait comme un enchantement,
Et moi, je revoyais deux prunelles absentes.

« *Beaux yeux aimés, disais-je, est-il rien de réel*
Que cette calme nuit, ces étoiles, ce ciel,
Et vous pour refléter leur douceur infinie?

« *Est-il rien de réel que vous, ô tendres yeux,*
Et pourquoi donc faut-il qu'à cette heure bénie
Vous luisiez loin de moi qui vous aime le mieux? »

Distraction

QUELQUEFOIS, *accablé par l'odieux métier,*
Du bout de mon crayon j'écris sur mon papier,
Amie aux yeux profonds, vos deux initiales,
Et le ressouvenir des heures idéales
Qu'il me fut accordé de vivre près de vous
Est pour mon cœur, lassé de son mal, — triste et doux —
Comme par les barreaux d'une prison la vue
De quelque verdoyante et lointaine étendue.

Chanson d'hyménée

1

Il *disait : « A ses pieds et sur une pelouse*
« Divine de fraîcheur,
« Je la contemplerais, elle, ma jeune épouse,
« Comme une jeune sœur.

2

« Tout le reste n'était qu'erreurs et que mensonges ;
« Elle dirait deux mots,
« Et ces deux mots feraient s'enfuir comme des songes
« L'essaim des anciens maux.

3

« Les oiseaux chanteraient sur nos têtes penchées,
« Et les cieux brilleraient,
« Et les fleurs pousseraient, et nos âmes touchées
« S'ouvriraient, s'aimeraient.

4

« *Qu'ils seraient loin, les jours inquiets de ma vie,*
« *Jours où je ne savais*
« *Dans quel nid reposer ma douloureuse envie*
« *Et mes rêves mauvais !*

5

« *Mais rien n'est vrai, réponds, chère Ame, que de prendre*
« *Tes fins cheveux soyeux,*
« *D'embrasser, sous ce ciel si pur qu'il en est tendre,*
« *Tes yeux, tes sombres yeux !*

6

« *Oh! m'aimes-tu? Réponds que tu m'aimes! Qu'importe*
« *Mes changements passés?*
« *Mon âme d'autrefois, si frivole, est bien morte!*
« *Je t'aime, et c'est assez.*

7

« *C'est tout. Regarde-moi. Dans l'extase profonde*
« *Anéantissons-nous.*
« *Ah! Je veux oublier qu'il est encore un monde,*
« *Le front sur tes genoux!...* »

Sur un cahier de vers

QUAND *même l'avenir si ténébreux encor*
Me garderait l'honneur de la couronne d'or
Que porte le poète acclamé de la foule ;
Quand je verrais, ainsi qu'au vent frémit la houle,
Frémir à mes accents un peuple soulevé ;
Quand, et c'est le triomphe autrefois tant rêvé,
Les amants me liraient en répandant des larmes,
Non, rien n'égalerait le trouble plein de charmes
Que j'éprouve à songer que vos yeux lents et doux
Lisent avec bonheur ces vers écrits pour vous.

Volupté

ET tout s'évanouit, doucement, lentement ;
Comme un feu court au long des levres de l'amant,
Que pressent sans parler les lèvres de l'amante ;
Et tout s'évanouit du mal qui les tourmente,
Mal triste de tout craindre et tout analyser.
L'Être se fond au feu de cet ardent baiser,
Et cependant les yeux de celle que l'on aime
Brillent d'un vague éclat, et c'est l'heure suprême
Où tout ce qui fut nous défaillit et s'endort
Dans la profonde et si délicieuse mort...

Romance

SILENCE *ineffable de l'heure*
Où le cœur aimant sur un cœur
Se laisse en aller et s'endort
— Sur un cœur aimant qu'il adore !...

Musique tendre des paroles,
Comme un sanglot de rossignols,
Si tendre qu'on voudrait mourir
Sur la bouche qui les soupire !...

L'ivresse ardente de la vie
Fait défaillir l'amant ravi,
Et l'on n'entend battre qu'un cœur,
— Musique et silence de l'heure !...

Paysage sentimental

L*e ciel d'hiver, si doux, si triste, si dormant,*
Où le soleil errait parmi des vapeurs blanches,
Était pareil au doux, au profond sentiment
Qui nous rendait heureux mélancoliquement,
Par cette après-midi de baisers sous les branches.

Branches mortes qu'aucun souffle ne remuait,
Branches noires avec quelque feuille fanée,
Ah! que ta bouche s'est à ma bouche donnée
Plus tendrement encor dans ce grand bois muet,
Et dans cette langueur de la mort de l'année!

La mort de Tout, sinon de Toi que j'aime tant,
Et sinon du bonheur dont mon Ame est comblée,
Bonheur qui dort au fond de cette Ame isolée,
Mystérieux, paisible et frais comme l'étang
Que nous vîmes au fond de la pâle vallée...

Romance

SEUL *dans la nuit et trop loin de tes yeux,*
Je ne sais plus si tu m'aimes, je doute,
Et ma pauvre Ame en peine sombre toute
En un gouffre silencieux.

Oh non! C'était un trop sublime songe.
Tant de bonheur ne fut jamais réel...
Pourtant j'ai bu sur ta bouche ce miel.
Tes yeux n'étaient pas un mensonge.

Ils se levaient vers moi, fous de langueur;
Ton âme errait dans leurs prunelles sombres.
Pourquoi trouvé-je, entre eux et moi, ces ombres,
Entre leur caresse et mon cœur?

Lettre

Vous *vous dites qu'Il en usera quelque jour,*
Pour vous faire souffrir, de ces aveux d'amour
Que vous jetez avec cet abandon sublime
Du cœur noble pour qui tout mensonge est un crime,

Et voici qu'un éclair de détresse a relui
Dans vos yeux noirs qui sont encore pleins de Lui,
De Lui qui n'est pas là pour calmer vos pensées,
Pour baiser longuement vos paupières baissées,
De Lui que vous craignez quand Il rêve de vous!

— Et cependant le ciel d'hiver est morne et doux,
Les sentiers des jardins invitent à les suivre.
Ah! Pourquoi donc faut-il qu'on ne puisse pas vivre,
Quand on s'aime, toujours tous deux, cœur contre cœur?
Et souci d'avenir, défiance, rancœur,

Comme ce noir essaim des tristes songeries
S'enfuirait au seul bruit des paroles chéries :
« M'aimes-tu? — Si je t'aime!... » Et puis, lorsqu'on s'est tû
Une minute à peine, on reprend : « M'aimes-tu? »

Ton Passé

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs
Par qui les âmes averties
Peuvent se reconnaître sœurs.

Théophile Gautier.

Ai-je *besoin, pour te connaître,*
O mon Amour, d'interroger
Ce Passé qui t'a fait ton Être,
Et m'est-il vraiment étranger ?

Dans ces jours où la destinée,
O chère sœur, nous séparait,
Dis, ne t'es-tu pas façonnée
Pour mon désir le plus secret ?

N'as-tu pas su rester si tendre,
Si vibrante à tout noble appel,
Si finement prête à comprendre
Mon Univers Spirituel ?

Une mystique intelligence
L'un vers l'autre nous a conduits,
Et tu me désirais d'avance
Dans la détresse de tes nuits.

La preuve en est, ô fiancée
De mon cœur bien avant ce jour,
Que tu n'as pas une pensée
Qui ne redouble mon amour.

Ton Passé t'a faite de sorte
Que je trouve en toi l'Idéal.
Je sais cela, puis, que m'importe
Ce que fut son décor banal?

A bien des maux il fut en proie,
Car tu sais trop bien me chérir,
Et l'on n'apprend pas dans la joie
A ne jamais faire souffrir.

L'Ame de ce Passé fut mienne
Quand toi-même n'en savais rien,
Et toute ta vie ancienne
J'en ai d'un seul coup fait mon bien.

Le jour où tes yeux noirs que j'aime
M'ont fait transparaître ton cœur,
Dans une évidence suprême,
Qui m'a rendu fou de bonheur.

Sur un volume de Shelley

QUAND *vous lirez ces vers que j'ai lus si souvent,*
Chère, si vous m'aimez, aimez-les, en rêvant
Aux larmes que sur eux, comme un fou, j'ai versées,
Et puis relisez-les le soir et dites-vous
Que les plus attendris, les plus purs, les plus doux,
Vous expriment le fond de toutes mes pensées.

Soirs d'Été

I

Le *cœur gai s'enivre de l'heure*
Qu'enchante le beau soir d'été,
Où le rossignol a chanté
Dans l'arbre que la brise effleure.

Le cœur triste souffre de l'heure
Qu'attendrit le beau soir d'été,
Touchant comme un amour quitté,
Et long comme un baiser qui leurre.

Le cœur dégoûté voit dans l'heure
Qu'apaise le beau soir d'été,
La muette sérénité
Du vrai sage, attendant qu'il meure.

Et sur son aile errante, l'heure
Emporte, avec le soir d'été,
Le cœur gai, triste, ou dégoûté,
Vers la même obscure demeure.

Soirs d'Été

II

La *brise du soir en silence effleure*
Les feuillages blancs des hauts peupliers,
Et mes souvenirs viennent par milliers,
Encore attendris par le jour et l'heure.

Sur le ciel plus clair, délicatement,
Le coteau planté d'arbres se dessine ;
Tout n'est que clarté vaporeuse et fine,
Et que solitude et qu'apaisement.

Et cette influence heureuse et calmante
Endort dans mon cœur tout chagrin d'amour,
Car tu me souris dans ce demi-jour
Comme aux temps anciens, mon Aimée Aimante.

Je songe à ton cœur suave et discret
Comme la lueur de cette soirée,
A demi rosée, à demi dorée;
Et ton beau visage ému m'apparaît.

*La lune se lève et l'*Angelus *tinte.*
Sa voix se disperse à travers les chants,
Et les souvenirs se font plus touchants
Dans leur volupté qui s'achève en plainte.

Soirs d'Été

III

Le *soir est aussi doux, aussi calme qu'hier.*
Là-haut pas un nuage et pas un souffle d'air.
Mais une impression de tristesse s'exhale,
Pour moi, de ce beau ciel si pur qu'il en est pâle ;
Je vois de ce soleil épuisé qui s'endort
Sinistrement tomber une vapeur de mort
Sur ces coteaux muets, sur ces bois immobiles...
Habitant inquiet des inquiètes villes,
Ce silence effrayant pèse à mon faible cœur,
— Et la nature, vue en face, me fait peur.
C'est son indifférence éternelle et profonde
Que je hais ! Je supplie et veux qu'on me réponde,
Et je veux être plaint, et je veux être aimé...

Si vous étiez ici, chère rose de mai,

Frêle femme aux yeux fins dont l'âme est si sincère,
Je vous amènerais jusqu'à ce banc de pierre
Où, devant l'horizon doré, je viens m'asseoir,
Et là je vous dirais dans cette paix du soir :
« Vois tout cet univers mystérieux et morne.
Comme il est sans pensée, il est aussi sans borne.
Spectateur étranger de tout le drame humain,
Il fleurissait hier, il fleurira demain.
Je ne suis qu'un enfant et tu n'es qu'une femme ;
Mais puisqu'ici-bas rien n'aime une âme qu'une âme,
Aimons-nous ! Puisque rien ne nous parle, aimons-nous.
Aimons-nous, aimons-nous, puisque, tragique ou doux,
Le vaste ciel du soir ne comprend pas les choses
Que nous nous murmurons devant ses brumes roses,
Silencieux témoin vers qui tous les vivants
Ont jeté de vains cris qu'ont emportés les vents ! »

Soirs d'Été

IV

Ce soir que faites-vous, Chère? J'aime à penser
Qu'en voyant vers les monts le soleil s'abaisser,
Vous éprouvez, devant le muet paysage,
Je ne sais quel désir triste, tendre et sauvage,
D'avoir celui que vous aimez auprès de vous
Pour mieux l'aimer devant ce ciel immense et doux...

Soirs d'Été

V

Encore *un soir qui tombe, un soir qui ne m'apporte*
Qu'un regret plus navrant de ma jeunesse morte.
Que ne suis-je pareil à ces noirs paysans
Dont je vois les maisons éparses dans les champs,
Et qui, durs travailleurs, ne comptent leurs journées
Que par l'entassement des gerbes moissonnées?

Mais, moi, le grand silence et la clarté du ciel,
La ligne des coteaux boisés, le lent appel
*Que l'*Angelus *du soir jette dans la vallée,*
Tout me fait souvenir de ma vie en allée...

C'est par des soirs pareils, — ah! comme ils furent courts.
Mais dans la suite vague et morne de mes jours

Quelle place ces soirs de joie unique ont prise ! —
Elle se promenait avec sa robe grise,
Et d'invisibles fleurs avaient tout parfumé
L'air du Bois où j'aimais et me croyais aimé !

Soirs d'Été

VI

J'AVAIS *cueilli la fleur que vous aimez le mieux,*
Et je la respirais devant les vastes cieux,
Sur la colline, à l'heure où le beau soir commence.
J'avais cueilli la fleur, et, dans le grand silence,
Son delicat parfum était comme une voix
Qui me rappelait tant de choses d'autrefois,
Des choses dont le charme en allé me tourmente,
Que je baisai la fleur comme une bouche aimante.

Soirs d'Été

VII

SUR *nos fronts un laurier fleuri de blanches fleurs ;*
L'angle d'un toit penché nous dérobait la lune ;
Mais le grand ciel était baigné de ses pâleurs
Que les étoiles d'or perçaient une par une.

Et nous causions de Dieu, du Christ et de la Mort.
Autour de nous c'était, dans la petite ville,
Cet énorme silence où l'on sent que tout dort,
Et pas un souffle d'air sur notre arbre immobile.

Ce qu'il y a de plus pur dans les jours d'ici-bas
Nous venait à la fois du profond de nos âmes.
Nous étions exaltés, nous ne raisonnions pas,
Et nous aurions prié comme de simples femmes.

Cette Élévation vers l'Idéal Divin
Ne laissait subsister en moi qu'une pensée :
— Que ne puis-je parler ainsi dans ce jardin
Chaque soir à l'unique et chère fiancée?...

Soirs d'Été

VIII

PRÈS *d'un étang presque sans eau*
Que colore un ciel d'améthyste,
Aux soirs d'été, chante un oiseau !
Un seul oiseau, discret et triste.

Ce que cet oiseau chante là,
C'est la fuite de la journée
Qui s'en va, comme s'en ira
Le mois d'abord, et puis l'année.

Et la jeunesse avec sa fleur,
Pâle jeunesse consumée
Dans l'attente et dans la langueur,
Loin des yeux de la Bien-Aimée...

Soirs d'Été

IX

P ETIT *oiseau que j'écoutais,*
Quand, aujourd'hui, de ta voix tendre,
Tu chantes comme tu chantais,
Qui donc est là pour te comprendre?

Je t'aimais tant, petit oiseau!
Je t'aimais tant! Mon cœur ressemble
A cet étang presque sans eau
Où l'ombre des peupliers tremble.

Et rien n'est plus pareil au soir,
Au soir éteint, au grand soir morne,
Que la fin d'un sublime espoir,
De l'espoir d'un bonheur sans borne.

Soirs d'Été

X

C'EST *une émotion tendre et presque sauvage,*
Mais qui me prend toujours, chaque fois qu'en voyage
Je vois le soir qui tombe empourprer l'occident,
Et que sur l'horizon doré, profond, ardent,
Se dessine la ligne obscure d'une ville
Avec de longs clochers montant dans l'air tranquille.
Je me dis qu'il serait vraiment délicieux
De venir avec sa maîtresse en ces beaux lieux,
Et d'y goûter longtemps la joie âpre et profonde
De se sentir perdus dans ce recoin du monde ;
Oui, perdus, inconnus, ignorés, — mais heureux,
Comme si l'on n'était sur terre que tous deux.

Soirs d'Été

XI

CETTE *fois ce n'est pas du haut d'une colline*
Que je goûte le soir et sa fraîcheur divine.
Non. Je voyage. Un train m'emporte vers Paris.
A l'orient, le ciel est nuageux et gris;
Mais de mornes vapeurs chaudement empourprée
La Ville à l'horizon surgit, démesurée!

Salut, cité d'enfer où je vais de nouveau,
Lazare pour un jour sorti de son tombeau,
Me coucher, comme un mort, loin des soleils sublimes.
Adieu, longs peupliers dont les mouvantes cimes
Palpitaient sur mon front au vent calmé du soir!
Adieu, vignes en fleur où je venais m'asseoir!
Adieu, vallons étroits que je peuplais de songes!
Et toi, petit coteau délicat qui prolonges

Ta ligne sur un ciel aussi pâle que bleu ;
Toi, cloche de village, et toi, village, adieu !
Vous ne me verrez plus dans la paix taciturne
Que verse sur les champs l'heure triste et nocturne
Me répéter un nom que j'aime, comme un fou,
Et suivre des sentiers qui vont l'on ne sait où.

Vision

C'EST *un bois de sapins, impénétrable, obscur.*
La noirceur du feuillage avive encor l'azur
Du grand ciel d'été qui flamboie.
Tout un bourdonnement d'insectes le remplit,
Ce bois sombre, et la mousse épaisse y fait un lit
Moelleux comme un velours de soie.

A respirer l'arome âpre et presque enivrant
Qui flotte dans ce bois, un doux regret me prend.
Une pure, une chère image,
Comme dans un lointain presque immatériel,
M'apparaît sur le fond immaculé du ciel
Qu'encadre le profond feuillage.

Et je te reconnais, ô Femme; mais pourquoi
Cet air mélancolique? As-tu donc peur de moi,

Que tu tournes ta belle tête ?
Réponds, ne suis-je plus l'ami, le confident ?
Parle-moi, je ne t'ai jamais chérie autant.
Dis-moi ta souffrance secrète.

Tu me parlais jadis, chère Ame, souviens-toi
De cette allée où tu disais : « Comprenez-moi :
C'est que je suis si malheureuse !... »
Aujourd'hui tu te tais, et dans tes mornes yeux
Un abîme, muet comme ces calmes cieux,
Et comme eux infini, se creuse.

... Et tu t'évanouis, ô vision d'amour,
Dans ce ciel vaste où brûle un implacable jour.
Sur ma tête désespérée
Le bois qui vibre jette un retentissement
Semblable au bruit que fait la mer en écumant
Par les nuits de forte marée.

Regret

DEVANT *le ciel d'été, tiède et calmé,*
Je me souviens de toi, comme d'un songe,
Et mon regret fidèle, aime et prolonge
Les heures où j'étais aimé.

Les astres brilleront, dans la nuit noire;
Le soleil brillera, dans le jour clair ;
Quelque chose de toi, flotte dans l'air,
Qui me pénètre la mémoire.

Quelque chose de toi, qui fut à moi,
Car j'ai possédé tout, de ta pensée,
Et mon âme trahie, et délaissée,
Est encor tout entière à toi.

Sur une boucle de cheveux

1

Quand *je les ai trouvés dans le pli de ta lettre,*
Ces cheveux bruns, si doux, si finement frisés,
Ah ! comme j'ai vu reparaître
L'essaim fou de nos vieux baisers !

2

Que reste-t-il de ces heures qui furent miennes,
Dis, chère tête aux yeux brûlants ! qu'en reste-t-il ?
A leurs extases anciennes
Mon cœur tient par un fil subtil.

3

Ces cheveux bruns, noués d'une faveur bleu tendre,
Cadeau naïf et simple et symbole enfantin,
Qu'ils m'ont fait désirer d'entendre
Ta voix comme en un temps lointain !

4

Ce temps lointain, avant celui des fâcheries,
Quand mon rêve bornait le tien, — quand je t'aimais
Dans la paix des heures fleuries
Qui ne refleuriront jamais.

Chanson de Bretagne

I

RIEN *n'arrête celui que l'amour accompagne,*
Glace ou neige, pluie ou grésil, âpres sentiers !
Pour te suivre à travers le bois et la campagne
J'ai perdu mes sabots et déchiré mes pieds.

2

C'est qu'elle est comme moi bien jeune, mon amante,
Dix-sept ans, et jolie, et si fraîche — ô ma fleur !
Son regard est brûlant, sa parole clémente,
Et c'est une prison où j'enferme mon cœur.

3

A quoi la comparer ? A la Rose-Marie,
Cette rose d'amour, blanche comme un jasmin,
Fleur si frêle au milieu des fleurs de la prairie
Qui s'ouvrent aujourd'hui pour se fermer demain !

4

En te faisant la cour, j'étais, ma fleur tremblante,
Semblable au rossignol posé sur un buisson :
S'il veut sommeiller, l'arbre épineux l'ensanglante,
Il remonte à la cime et reprend sa chanson.

5

Je suis ce rossignol, ou bien encore une âme
Qui fait son Purgatoire en attendant son jour.
Quand donc échapperai-je à la cruelle flamme
Pour entrer avec toi dans le ciel de l'amour ?

6

Que mon astre est fatal ! mon sort contre nature !
Je n'ai pas un parent ici, pas un chrétien,
Pour prendre au moins pitié des peines que j'endure.
Je n'ai pas un ami qui me veuille du bien.

7

Personne n'a souffert comme moi, mon amie,
Et cela par amour pour vous. J'ai tant prié !
J'ai tant souffert ! A deux genoux je vous supplie
De prendre, au nom de Dieu, votre clerc en pitié.

8

... Je composais ces vers en descendant la grève
Au retour du pardon de Saint-Michel. Là-bas,
A l'horizon, je vois la mer qui se soulève....
Que m'importe, si ma Douce ne m'entend pas ?

Musique

LA *lune se levait, pure, mais plus glacée*
Que le ressouvenir de quelque amour passée.
Les étoiles, au fond du ciel silencieux,
Brillaient, mais d'un éclat changeant, comme des yeux
Où flotte une pensée insaisissable à l'âme.
Et le violon, tendre et doux, comme une femme
Dont la voix s'affaiblit dans l'ardente langueur,
Chantait : Encore un soir perdu pour le bonheur.

Romance

L'ame *évaporée et souffrante,*
L'âme douce, l'âme odorante
Des lis divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lis?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité céleste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle,
Faite d'espoir, d'amour fidèle,
De béatitude et de paix ?...

Romance

VOICI *juste un an, jour pour jour,*
Oui, jour pour jour, heure pour heure.
Cette heure-là fut la meilleure,

La meilleure de notre amour.

Farouche, frémissante et frêle,
Tu me parlais, je t'écoutais !
Et vaguement je te sentais,

Je te sentais surnaturelle.

Quand ma bouche osa se poser
Sur ta bouche amoureuse et fière,
Mon âme passa tout entière,

Tout entière dans ce baiser.

Ce temps où tu m'aimas ressemble
Aux temps charmants, aux temps lointains
De mon enfance. Ah ! gais matins !...

Ah ! gais matins ! mon cœur en tremble.

J'étais amoureux, je suis dur ;
J'étais joyeux, je suis morose.
Le sort moqueur a soufflé sur

Tous les pétales de ma rose.

Romance

TU *n'as pas plus besoin d'efforts pour être belle*
Que l'oiseau pour chanter, la cloche pour tinter,
Et mon âme pour écouter
Ce que ton nom seul lui rappelle.

Je n'ai pas plus douté de ton premier aveu
Que l'enfant caressé ne doute de sa mère,
Le poète de sa chimère
Et le fidèle de son Dieu.

Puis-je en vouloir à l'heure exquise d'être brève,
A l'hiver de venir si vite après l'été,
Plus qu'à toi de m'avoir quitté,
Douce et fuyante comme un rêve?...

Romance

I

TANDIS *qu'Elle écoutait tout le long de l'allée*
Le vent glacé frémir dans les noirs peupliers,
Morne, elle reconnut la maison isolée
Et le perron porté par ses deux escaliers...
Le soir tombait, un soir d'hiver, — et par milliers
Des bruits vagues montaient de la plaine apaisée.
La ligne des coteaux voisins et familiers
Courait sur un ciel froid d'une pâleur rosée.
—Elle dit : « Que ce soir est triste ! Oh ! plus jamais !...
Qu'ils étaient doux les soirs, dit-elle, quand j'aimais !... »

2

Elle entra ; quand on eut entr'ouvert la fenêtre,
Elle s'assit et vit qu'ils n'étaient pas changés,
Ces meubles si connus qu'ils semblaient reconnaître

La main qui les touchait de ses doigts allongés.
Dans des cadres dorés, bergères et bergers
Menaient, comme autrefois, leurs rondes peu farouches.
Elle vint au piano muet ; ses doigts légers
Firent chanter un air ancien aux blanches touches.
Elle dit : « Que cet air est triste ! Oh ! plus jamais !...
Qu'il me plaisait, cet air, dit-elle, quand j'aimais !... »

3

« Quand j'aimais ! » Et sentant l'amère angoisse d'être
Elle dit, revenue auprès de la fenêtre :

« Pourquoi cet amour insensé
N'est-il pas mort avec les plantes
Qui l'enivraient, l'été passé,
D'odeurs puissantes et troublantes ?

« Pourquoi la bise, en emportant
La feuille jaunie et fanée,
N'en a-t-elle pas fait autant
De mon amour de l'autre année ?

« Les roses des rosiers en fleur,
L'hiver les cueille et les dessèche ;

Mais la blanche rose du cœur
Toujours froissée, est toujours fraîche.

« Il n'en finit pas de courir
Le ruisseau de pleurs qui l'arrose,
Et la mélancolique rose
N'en finit pas de refleurir… »

Regret

O beaux cheveux bouclés sur un fier, un doux front
Que plus jamais mes longs baisers ne presseront,
O beau sourire éclos sur des lèvres charmantes
Qui ne me diront plus de paroles clémentes,
O beaux yeux, purs miroirs d'un cœur plus pur que vous,
D'un cœur qui m'est cruel et qui me fut si doux,
Que ne puis-je oublier les divines pensées
Dont vous m'avez comblé dans des heures passées,
Et pourquoi donc gardé-je un si long souvenir
D'un bonheur insensé qui dut si tôt finir ?

Romance

D'après Shelley.

I

OUBLÎRAS-TU *que d'heures douces*
Nous enterrâmes sous les mousses
Du bois suave de l'Amour ?
Et nous amoncelions sur elles
Des fleurs et des feuilles nouvelles.
Et c'étaient, ces feuilles d'un jour,
Nos espérances alors vertes ;
C'étaient, ces fleurs à peine ouvertes,
Nos bonheurs fanés sans retour.

2

— Oublier ces heures passées
Et leurs bienheureuses pensées ?

Un spectre veille et ne veut pas.
Mon Ame est une tombe noire,
Que garde en priant la Mémoire,
Et le Regret me dit tout bas :
« Les félicités anciennes,
O cœur malade, sont des peines
Dont jamais tu ne guériras. »

Le Soir et la Douleur

La *douleur dit au soir : « Oh! viens, toi que j'appelle*
Toi le seul qui, jamais, jamais ne m'ait fait mal. »
Et le soir, souriant et pâle, vient vers elle
Sur l'escalier du ciel occidental.

Le soir à la douleur murmure : « Mon aimée ! »
Il la prend par les mains, la force de s'asseoir.
Et comme elle se sent intimement charmée
Par la caresse apaisante du soir !

Le soir dit : « Mon aimée, entends mourir le monde
« Et se taire la voix de ces hommes cruels,
« Et descendre la nuit, ta sœur triste et féconde,
« Les bras chargés de lis surnaturels. »

La douleur au beau soir répond : « J'ai peur de l'ombre
Comme j'ai peur de l'homme et du jour obsesseur.

« J'ai peur de ces milliers de regards du ciel sombre.
« Je t'aime, toi, pour ta morne douceur. »

Mais le soir n'entend plus ce soupir, il se lève;
Il voudrait embrasser l'aimée, il ne peut pas.
Il est déjà lointain et vague comme un rêve.
— Et la douleur reste seule ici-bas !

Regret

Loin d'eux ! Vois se pencher les défuntes années
Sur les balcons du ciel, en robes surannées.
C. BAUDELAIRE.

DANS *un jardin dépouillé par l'automne*
Et que j'avais connu vert et fleuri,
Je promenais mon amour mal guéri.
— Le vent jetait sa plainte monotone.

Le ciel, suave et tendre et bleu jadis,
Développait son dais chargé de neige ;
Et je criais au ciel : « Quand reverrai-je
L'azur brûlant de l'ancien paradis ? »

Désespéré comme un cœur qui regrette,
Le vent sifflait sur les dernières fleurs.
Le soir d'automne éteignait ses lueurs,
Et les clairons sonnaient pour la retraite.

Le vent chassait les feuilles du jardin,
Qui se dressaient de terre pour me suivre,
Et j'écoutais se lamenter le cuivre
Qui me parlait de mon bonheur lointain.

Tout était faux et tout semblait sincère,
Tout était dur et tout semblait aimant. —
Ah ! Je finis de boire amèrement
Le vin versé par la main la plus chère !...

A une ancienne amie

Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

Paul VERLAINE.

JE *ne vous aime plus. Mensonger ou sincère,*
Le sentiment sans nom qui me venait de vous
Ne ronge plus mon cœur de son fatal ulcère.
Les temps sont bien passés des chagrins noirs et fous !

Êtes-vous belle ou laide, attristée ou contente ?
Je m'en soucie autant que d'un cigare éteint.
Les secrets de vos nuits n'ont plus rien qui me tente,
Ce cœur est bien vidé du poison qu'il contint.

Je n'en suis pas plus fier. Se moquer de soi-même,
Et, quand on l'a perdue, insulter à sa foi,
C'est une triste histoire, et le seul grand blasphème
Consiste à s'en aller sans avoir dit pourquoi.

Adieu donc, je m'en vais où veut ma destinée,
Indifférent à tout, et plus vieux que les vieux.
Mon âme était si riche ! elle est bien ruinée,
Et je n'ai rien gardé que la gaîté des yeux.

De la frivolité je me suis fait un masque,
Plus commode après tout que l'air froid des Anglais,
Et chacun à me voir si jeune et si fantasque
Sourit et ne croit pas que j'aie aimé jamais.

Regarde ton ouvrage, ô femme, es-tu ravie ?
Va, ne fais pas mentir et s'attendrir tes yeux.
C'est toi qui m'as appris à vouloir de la vie
Ce qu'elle peut donner, — et tout est pour le mieux.

LIVRE SECOND

DILETTANTISME

Dans les jours où la vie est libre
De toute amoureuse langueur,
Quand aucun nom trop cher ne vibre
Dans le grand silence du cœur,

C'est un plaisir de dilettante
De donner délicatement
A la fantaisie inconstante
Les allures du sentiment...

Indifférence

Le calme azur où luit le soleil immortel
Enveloppe la terre où frémissent les pousses,
Et des exhalaisons magnétiques et douces
S'échappent de la terre et descendent du ciel.

Homme, laisse-toi vivre en paix, et sens réel
Le lien qui t'attache à ce monde où tu pousses.
Le grand arbre des bois porte et nourrit les mousses,
Tel l'Univers soutient l'Être Spirituel.

Cet Univers si grand qu'il écrase le rêve,
Ne le redoute pas, c'est en toi qu'il s'achève ;
Tout ton cœur naît en lui, vit en lui, meurt en lui.

Fais cet acte de foi dans l'Éternel Génie
De vouloir aujourd'hui ce qu'il veut aujourd'hui,
Et laisse-toi porter par la Force Infinie.

Indifférence

SANS *souci de savoir si le temps qui s'écoule*
T'apporte ou non des biens auxquels tu ne crois pas,
Écoute, indifférent aux luttes d'ici-bas,
Autour de toi frémir et trépigner la foule.

Chaque fois qu'au lointain une voiture roule,
Redis-toi qu'elle emporte en son pesant fracas
Quelque voluptueux qui court à ses sabbats,
Ou quelque âpre marchand que l'odeur du gain saoûle.

Et te représentant l'existence de ceux
Que tu vis s'abîmer dans ces plaisirs chanceux,
Répète-toi les vers célèbres de Lucrèce :

Il est doux, quand les vents troublent les flots puissants,
D'être à terre, et de voir les marins en détresse
Lutter contre les maux dont nous sommes exempts.

Romance

I

VOICI *que le printemps, ce fils léger d'Avril,*
Beau page en pourpoint vert brodé de roses blanches,
Paraît, leste, fringant et les poings sur les hanches,
Comme un prince acclamé revient d'un long exil.

2

Les branches des buissons verdis rendent étroite
La route qu'il poursuit en dansant comme un fol,
Sur son épaule gauche il porte un rossignol,
Un merle s'est posé sur son épaule droite.

3

Et les fleurs qui dormaient sous les mousses des bois
Ouvrent leurs yeux où flotte une ombre vague et tendre,
Et sur leurs petits pieds se dressent pour entendre
Les deux oiseaux siffler et chanter à la fois.

4

Car le merle sifflote et le rossignol chante.
Le merle siffle ceux qui ne sont pas aimés,
Et pour les amoureux languissants et charmés,
Le rossignol prolonge une chanson touchante.

Révolte

La campagne était fraîche et tout ensoleillée,
Un souffle de printemps courait sur les blés verts,
Et je marchais dans l'herbe odorante et mouillée
En récitant des vers.

J'étais gai, bien portant, et libre au fond de l'âme;
J'avais enfin dompté le maladif amour,
Et nul amer regret, nul souvenir de femme
Ne troublait ce beau jour.

J'ouvrais à pleins poumons ma poitrine profonde
Au vent qui se roulait sur les arbres en fleur,
Et je sentais aussi la jeunesse du monde
Refleurir dans mon cœur.

O toi, qui veux, lassé de ton âme ulcérée,
Reprendre un peu de force après de longs combats,

Et boire un coup de vin à la coupe sacrée,
N'aime pas, n'aime pas !

Brise ta chaîne, esclave, et seul, avec courage,
Sans attendrissements, sans remords et sans fiel,
Viens courir par les prés comme un cheval sauvage
Sous la beauté du ciel.

Paysage de Provence

Le grand cirque des monts plantés de pins, étage
Ses rochers gris trouant le vert et noir feuillage.
La vallée a ses verts et pâles oliviers.
Le vert sombre contraste avec le vert si tendre,
Et l'implacable ciel du Midi s'en vient tendre
Son dais bleu, si brûlant qu'il sèche les viviers.

Au fond du val, tout contre un mince monticule,
Le vieux village, aux murs roux de soleil, accule
Ses petites maisons sans fenêtres, autour
D'un château fort, gardien silencieux, qui dresse
Sur les toits, rapprochés comme un peuple en détresse,
L'ombre hautaine et la carrure de sa tour.

Tout cela fut !... Mais dans notre âge monotone,
Plus de bandits errants dont le mousquet détone
A l'heure où la nuit fraîche enveloppe le val,

Plus de danger de voir en plein jour apparaître
Le profil dur, le casque aventureux du reître,
Qui pour patrie a son épée et son cheval.

Le village est en proie aux luttes politiques,
Et sur la tour carrée et les maisons gothiques,
Des affiches sans nombre et de toutes couleurs
Étalent hardiment la lèpre de leurs phrases,
Qui font s'ouvrir avec d'enfantines extases
Les yeux vagues et fins des pauvres laboureurs.

Paysage

Au bois, le vert rideau des premières feuillées
Tamisait un soleil d'Avril sur les allées,
Et je me souvenais des anciens tableaux
Où l'on voit, à travers les fûts blancs des bouleaux,
La Vierge avec son fils passer, surnaturelle,
En robe de princesse, et menant derrière elle
Deux chevreuils familiers qui, le long du chemin,
Bondissent doucement et mangent dans sa main.

Premier Mai

Au lointain un convoi passe et siffle aigrement.
Ce premier mai ressemble à la gaîté moderne.
Les lilas sont en fleur, mais leur parfum consterne:
On dirait d'un joli sourire qui vous ment.

La jeune femme, assise auprès de son amant,
De ses yeux fatigués regarde le ciel terne,
De ses beaux yeux, profonds et nuancés, que cerne
Le récent souvenir de leur réveil charmant.

Elle rit, elle chante, et sur la nappe blanche
Accoude son bras nu hors de sa large manche,
Et boit à la santé du joli mois de Mai,

Cependant que l'Amant compare d'un air grave,
A travers les vapeurs d'un cigare embaumé,
L'or des fins cheveux blonds à l'or du vin de Grave.

Romance

Les feuilles s'ouvraient sur le bord des branches
Délicatement.
Les cloches tintaient, légères et franches,
Dans le ciel clément.

Rythmique et fervent comme une antienne,
Ce lointain appel
Me remémorait la blancheur chrétienne
Des fleurs de l'Autel.

Ces cloches parlaient d'heureuses années,
Et dans le grand bois
Semblaient reverdir les feuilles fanées
Des jours d'autrefois.

Zante, fior di levante

QUAND *le vaisseau, bercé par la mer caressante,*
S'arrête aux bords heureux de la terre de Zante,
Que les Italiens nomment « fleur du Levant »,
Le voyageur vers lui voit voler cent nacelles,
Toutes pleines de fleurs humides et nouvelles
Dont l'âme errante flotte et parfume le vent.

On dirait des jardins balancés sur les lames,
Et ce sont des œillets plus rouges que des flammes;
D'autres blancs, délicats comme un beau teint d'enfant,
Et des roses de pourpre et des roses pâlies,
Et de grands lis royaux dont les mélancolies
Gardent je ne sais quoi d'âpre et de triomphant.

Et lorsque le vaisseau, parti pour d'autres mondes,
Escalade les plis démesurés des ondes
Qui l'emportent au ciel brumeux de l'occident,

Longtemps encor, parmi la vapeur, les cordages
Et les groupes bronzés des matelots sauvages,
Les fleurs de Zante en font un oasis flottant.

Moi-même, aux jours obscurs où de douces pensées
M'évoquent la beauté des heures éclipsées,
Que j'ai revu des fois, — souvenir décevant, —
Ton ciel clair, tes flots bleus roulant des pierreries,
Et les riches bouquets de tes barques fleuries,
O Zante, fleur lointaine et douce du Levant!

A une Marguerite

MARGUERITE *de la prairie,*
Pétale par pétale et curieusement,
Comme un naïf et jeune amant
Voici que je t'ai défleurie.

Pourtant tu me souris encor,
Et tu m'offres au bout de ta tige brisée,
O fleurette brutalisée,
Ton délicat petit cœur d'or.

En tombant, ton dernier pétale
M'a redit : « Elle t'aime... » O douce fleur, pourquoi
Ai-je fait s'abattre sur toi
Une main distraite et fatale ?....

Fête parisienne

MÊME *les tessons des bouteilles*
Sur les murs où grimpaient les treilles
Jetaient des feux de diamants,
Et sous la charmille fleurie
Les yeux noyés de rêverie,
S'en allaient des couples d'amants.

Le soleil criblait la rivière,
Qui coulait gaie et familière ;
Et des femmes dans des bateaux,
Rieuses, les bras hors des manches,
Abandonnaient leurs deux mains blanches
Aux fraîches caresses des eaux.

Très vieux vers

Un vent rafraîchi soufflait de la baie :
Comme nous allions du côté d'Honfleur,
De blancs liserons parfumaient la haie,
C'était un sentier de bruyère en fleur.

Le soleil d'été luisait sur les herbes,
La mer emplissait d'azur l'horizon.
Par les prés normands, lentes et superbes,
Les vaches paissaient l'opulent gazon.

Vos yeux souriaient sous votre voilette,
Et dans ce pays âpre et gracieux
Votre main gantée et votre toilette
Faisaient un contraste exquis à mes yeux.

Consolation à Élise

1

VOTRE *visage peint à fresque,*
Élise, est rongé par le temps,
Et vous prenez d'assaut, ou presque,
Un beau jeune homme de vingt ans.
Accusez-le d'être égoïste,
Souriez d'un sourire triste,
Et jetez vos deux bras au cou
De cet amant fat et frivole.
— Ah ! vous l'aimez comme une folle,
Mais le drôle en rit comme un fou.

2

Consolez-vous, dans trente années
Vous serez morte. Il sera vieux.
Sous ses tempes découronnées
Les rides brideront ses yeux,

Et ce galant d'humeur altière
Usera sa vie en prière,
Tendant les bras, tendant le cou,
Aux pieds de quelque enfant frivole
— Qui s'en rira comme une folle
Et qu'il aimera comme un fou.

En lisant Ronsard

Je veux lire aujourd'hui les sonnets de Ronsard.
Ce ciel voilé me glace, et c'est ma fantaisie
De me chauffer aux feux de cette poésie
Comme au soleil nouveau fait un frileux lézard.

Tranquille, j'ouvrirai le doux livre au hasard,
Je serai plus heureux que n'est un roi d'Asie,
Et mon esprit, qu'un vers délicat extasie,
S'enivrera longtemps du charme pur de l'art.

S'il est vrai que la vie est dédiée aux larmes,
Que ce monde est un champ, où tous, pâles, en armes,
Nous luttons pour tuer, puis mourir écrasés,

Ressemblons au soldat qui, parmi les désastres,
Lève les yeux, et sent sur son front les baisers
Mystérieux et frais que prodiguent les astres.

En lisant Michelet

NAPOLÉON *fuyait le flamboyant Moscou,*
Et son traîneau filait sur la neige glacée,
Tandis que dans ses yeux bleu pâle sa pensée,
Féroce, semblait dire à son destin : Jusqu'où ?

Une riche fourrure enveloppait son cou,
Une toque encadrait sa figure engraissée,
Livide, quand des plis de la neige amassée
Quelque soldat couché se dressait tout à coup.

C'était un vétéran d'Égypte ou d'Italie,
Qui lui criait avec une voix affaiblie :
« Du pain, père, du pain ! » Lui, ne répondait pas.

Un étrange frisson errait sur sa figure,
Et le vieux compagnon de ses premiers combats
Disait : « Père, pardon ! » et baisait sa fourrure.

Soirée de jeunes gens

Ce soir-là, nous étions quatre bons camarades,
Tous jeunes, tous joyeux, et liés dès longtemps,
Pour avoir en commun depuis sept ou huit ans
Connu bien des jours gais et bien des jours maussades.

La chambre de garçon où nous passions ce soir
Plaisait par un contraste étrange et fantastique :
Des masques, des fleurets, des gants, de la musique,
Et des livres, sur un piano d'ébène noir.

La tenture était rouge, et deux grands tableaux sombres,
Chefs-d'œuvre non signés d'un maître vénitien,
Y montraient, à côté d'un dressoir ancien,
L'éclat blanc des beaux corps avivé par les ombres.

Nous riions, nous causions, mais à tort, à travers,
Fous, vifs, tirant des feux d'artifice de phrases;

Hardiment nous passions des rires aux extases.
Où l'un faisait des mots, l'autre disait des vers.

Sur la table luisait un flacon d'eau-de-vie,
Clair et blond; on eût dit qu'il faisait les doux yeux
Aux coupes de Bohême en cristal précieux,
Où courait une chasse avec fureur suivie.

Des globes bleus donnaient un frais reflet changeant
Au marbre finement veiné de quelques groupes,
Et parmi les flacons d'eau-de-vie et les coupes
Des cigares dorés chargeaient un plat d'argent.

Vrai Dieu ! la belle fête ! et quelle joie intime
Quand deux de nous, assis au piano, vaillamment,
Attaquèrent, avec un profond sentiment,
Un allegro *de Weber, aussi fin que sublime.*

Des chats erraient frottant leur tête à nos genoux.
La vapeur du tabac avait noyé la chambre.
Au dehors un vent froid et plaintif de Décembre,
Et dans la cheminée un feu gai comme nous !

O mes amis, vous tous qui m'aimez, et que j'aime,
En dépit de ce temps d'âpres politiqueurs,

N'ayons d'autre souci que de noyer nos cœurs
Dans l'Admiration — cette ivresse suprême.

N'ayons d'autre souci que d'oublier l'amour
Qui nous a si souvent terrassé toute l'âme ;
Causons, pensons, rêvons : l'Art guérit de la femme,
Et seul il nous suivra jusques au dernier jour.

Exaltons-nous, et, fous d'émotions lyriques,
Comme un mangeur d'opium tenant nos yeux ouverts,
Laissons-nous enlever dans les mondes féeriques.
Des vers ! Des vers ! Qui sait encore de beaux vers ?...

EN VOYAGE

Irlande, Écosse (1881).

I

DÉPART

ACCOUDÉ *sur le bastingage*
Et regardant la grande mer,
Je respire ce que dégage
De liberté ce gouffre amer.

Le large pli des houles bleues,
Que les vents poussent au hasard
D'au delà d'un millier de lieues,
Soulève le bateau qui part.

Sensation farouche et gaie,
Je vais donc vivre sans lien !
Dieu ! que mon âme est fatiguée
D'avoir tant travaillé pour rien !

Vains devoirs d'un monde frivole,
Plaisirs factices de deux jours,
Stérile abus de la parole,
Efforts mesquins, tristes amours,

Tout de ce qui fut moi s'efface
A l'horizon mystérieux,
Et le libre, l'immense espace
S'ouvre à mon cœur comme à mes yeux.

II

SOIR

UNE *île de rochers et d'herbe, verte lande*
Que les marins danois nommaient l'œil de l'Irlande,
Ferme l'anse bleuâtre où les flots amortis
A peine font entendre un vague clapotis ;
Et c'est comme une mort languissante des choses :
Mort du jour dans le ciel teinté de vapeurs roses,
Mort du vent dans les plis des voiles d'un bateau
Qui fend l'eau d'un sillage aussi lent que cette eau,
Mort aussi dans mon cœur, redevenu plus sage
Par le charme du triste et muet paysage,
Mort de Tout dans ce cœur, délivré de l'amour,
Et froid comme la mer par ce soir d'un beau jour.

III

MATIN

Le frisson glacé du matin
Court sur la grise et morne plaine,
Dans le brouillard un coq lointain
A gémi comme une âme en peine.

On dirait qu'un gosier sanglant
Jette un grand sanglot d'agonie,
Qui se disperse, triste et lent,
Dans la solitude infinie.....

IV

FLIRTATION

Si ce ruisseau te plaît, baignes-y tes pieds blancs,
Et je regarderai dans l'onde transparente
Ces beaux pieds délicats et leurs contours tremblants,
Et l'ombre du bouleau sur ton visage errante.

Si ce jardin te plaît, fais un bouquet des fleurs
Qui fleurissent le long de ses blondes allées,
Et je regarderai leurs heureuses couleurs
Par tes deux mains de fée artistement mêlées.

Si ce beau soir te plaît, sieds-toi sur ce rocher,
Tes yeux refléteront ce ciel d'or et de flamme,
Et je regarderai le soleil se coucher
Dans ces yeux innocents où sourit ta jeune âme.

Je n'ai pas peur de toi, qui n'as pas peur de moi,
Ton âme est trop naïve et la mienne est trop lasse
Pour qu'un passionnant et dangereux émoi
Entre nos deux repos puisse un jour prendre place.

Laisse-toi donc aller au Divin Naturel,
Je ne veux rien de toi que te regarder vivre
Dans un frais paysage et sous un libre ciel;
Ton charme adolescent me plaît comme un beau livre.

Et rien ne me vaudrait le singulier plaisir,
Fait de renoncement et de douceur profonde,
Que je goûte à te voir, sans trouble, sans désir,
T'ouvrir comme une rose au charme d'être au monde.

V

LA ROMANCE D'ARIEL

DANS *l'âme d'Ariel une musique vibre,*
— O Miranda, — c'est la musique de ta voix, —
Qui lui donne un regret du lien d'autrefois
Et la haine de l'heure où le Duc l'a fait libre.

Il cherche un frais recoin de l'île pour s'asseoir,
Frêle esprit au milieu de la fougère frêle ;
Autour de lui l'eau bleue aux arbres verts se mêle
Et sa lente chanson s'élève avec le soir...

« *Au long de ces montagnes douces,*
Dis, viendras-tu pas à l'appel
De ton délicat Ariel
Qui veloute à tes pieds les mousses ?

« *Suave Miranda, je veux*
Qu'il fasse juste assez de brise
Pour que ce souffle tiède frise
Les pointes d'or de tes cheveux.

« *Les clochettes des digitales*
Sur ton passage tinteront.
Les églantines sur ton front
Effeuilleront leurs blancs pétales.

« *Sous le feuillage du bouleau*
Blondira ta tête bouclée,
Et dans le creux de la vallée
Tu regarderas bleuir l'eau,

« *L'eau du lac lumineux ou sombre,*
Miroir changeant du ciel d'été,
Qui sourit avec sa gaîté,
Et qui s'attriste avec son ombre;

« *Symbole, hélas! du cœur aimant,*
Où le chagrin, où le sourire,
De l'être trop aimé, se mire
Gaîment ou douloureusement... »

VI

AU BORD DE LA MER

LA *mer énorme se soulève,*
Je vais comme un enfant perdu.
— O mer, quand m'emporteras-tu
Vers le pays où vit mon rêve?...

J'entends crier le goëland.
Comme lui mon cœur est sauvage;
Il eut jadis son doux servage,
D'oiseau caressant et tremblant...

Le vent creuse les lames hautes.
Je sens soudain passer en moi
Un peu du frissonnant émoi
De ces lames le long des côtes...

Elles et moi, d'âpres amours
Nous précipitent vers notre astre,
Et le même odieux désastre
Nous fait rouler bien loin, — toujours...

VII

BEAU SOIR

LORSQUE *au soleil couchant les rivières sont roses,*
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé;

Un conseil de goûter le charme d'être au monde,
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons, comme s'en va cette onde :
Elle à la mer, — Nous au tombeau!

VIII

AU BORD DU LAC

BEAUTÉ *douce du lac dont l'eau bleuâtre et grise*
Frissonne au plus léger coup d'aile de la brise;
Beauté grave des monts de qui les bouleaux blancs
Mirent dans l'eau du lac leurs feuillages tremblants;
Beauté fière du vol de l'aigle qui s'enlève
Si haut qu'il voit le lac perdu comme en un rêve;
Beauté vaste du ciel changeant qui chaque soir
Colore l'eau du lac d'un reflet rose et noir;
O Divine Beauté d'un coin béni du monde,
Heureux qui jeune et pur, dans son âme profonde,
Recueille ce qui fait l'attrait surnaturel
De ces vivantes eaux où passe tout un ciel,
Pour apporter un jour cet hommage suprême
A quelque femme aux yeux pleins de rêve et qu'il aime!

Ah! qu'il l'aime d'un cœur silencieux et doux
Comme toi, lac plaintif, et grave comme vous,
Montagnes qui portez les hautes forêts vertes,
Et fier comme ton vol, aigle aux ailes ouvertes,
Et comme toi profond, ô ciel illimité,
Et beau comme toi-même, ô Divine Beauté!

IX

FANTOMES

Sentiers *qui contournez les lacs silencieux,*
Les lacs d'un bleu vivant comme le bleu des yeux,
Et vous, sentiers des monts boisés où la fougère
Découpe sa dentelle amincie et légère,
Et vous, sentiers dorés des plaines, qui mêlez
Le frisson de l'avoine à l'ondoîment des blés,
Vous aussi, qu'alanguit sous les antiques chênes
Le murmure enchanté des cascades prochaines ;
Il semble, quand le soir taciturne descend,
Qu'il flotte autour de vous un charme attendrissant ;
Dans le demi-jour triste on voit errer des ombres ;
Un frôlement furtif dans vos profondeurs sombres
S'éveille, et c'est qu'alors, mystérieux sentiers,
Les belles d'autrefois qui posèrent leurs pieds

Sur vous, dans des moments de tendresse sublime,
S'échappent de la mort et de son noir abîme,
Et reviennent chercher ce qu'elles ont laissé
De leur cœur, sur la place où leur forme a passé,
Aux temps où leurs grands yeux s'ouvraient au paysage,
Où les vents parfumés caressaient leur visage,
Où vous leur paraissiez, minces sentiers en fleur,
Infinis comme leur chimère de bonheur !...

X

PAYS LIBRE

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux ;
Nulle trace de vie humaine que les voiles,
Pleines de vent, de deux misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique
Où retentit parmi l'amas des rocs branlants
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goëlands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estompe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair,
Son bec plonge, sa serre avide se déploie.....
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse dans l'espace
Un cri rauque et plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce strident appel monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

XI

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose.

O nuit, ô douce nuit d'été qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent les formes blanches.

O nuit, ô douce nuit d'été qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

XII

VIEUX SOUVENIR

Le *train file à travers la verdoyante plaine;*
Un brouillard violet baigne un coteau qui fuit...
— J'écoutais s'en aller ta tiède et faible haleine
Lorsque nous nous aimions dans la paix de la nuit.

Un brouillard violet baigne un coteau qui fuit;
Autour de moi résonne une langue étrangère...
— Lorsque nous nous aimions dans la paix de la nuit,
Comme j'étais heureux et que tu m'étais chère!

Autour de moi résonne une langue étrangère.
Ces beaux lieux pour mon cœur n'ont pas un souvenir...
— Comme j'étais heureux et que tu m'étais chère
Quand tes bras en dormant semblaient me retenir!

Ces beaux lieux pour mon cœur n'ont pas un souvenir
Et toujours je revois la chambre délaissée ..
— Quand tes bras en dormant semblaient me retenir,
Et même ton sommeil caressait ma pensée.

XIII

AUTRE SOUVENIR

En respirant l'odeur si douce d'un tilleul,
Dans cet air étranger où je me sens si seul,
Je me suis souvenu de l'ancienne Aimée,
Et parmi tant de soirs, d'un soir déjà lointain,
Et de la longue allée obscure d'un jardin
Que ce même arbre en fleur avait toute embaumée.

Ce parfum, par ce soir de songe, était si doux
Qu'il semblait défaillir d'ivresse comme nous;
L'âme des fleurs s'était à la nôtre mêlée,
Tant nous nous embrassions dans l'arome enchanté,
Frisson voluptueux du soir mourant d'été
Qui traînait tout au long de la féerique allée.

Il passe ces soirs-là des anges dans le vent;
Sur leur aile invisible ils errent, enlevant
Son âme extasiée à la fleur qui se pâme,
Car il est pour les fleurs un divin paradis
Où vivent les parfums des printemps de jadis.
Ah! si l'ange des fleurs eût pris aussi notre âme!

S'il eût cueilli parmi ces tilleuls reposés
Nos deux souffles unis dans ces heureux baisers,
Il n'eût pas distingué ton âme de la mienne,
Et le meilleur de nous pour l'immortalité
Demeurait confondu, comme en ce soir d'été
Mon rêve et ton amour, les fleurs et notre haleine.

XIV

NOSTALGIE AU BORD DE LA MER

Si nous n'avions jamais quitté
La maison que nous habitâmes
Près de la mer, durant l'été
Où se mêlèrent nos deux âmes;

Si l'obscur, le cruel destin
N'avait pas exilé ma vie
Loin des tamarins du jardin
Où je t'ai connue et chérie;

Si les flots, nos vieux confidents,
Nous avaient toujours fait entendre,
Tantôt leurs cris durs et stridents,
Tantôt leur plainte triste et tendre,

Vois-tu, nous n'aurions pas cessé
De nous aimer sans défiance :
Je le sens au regret glacé
Qui frissonne en moi quand j'y pense!...

Et je ne viendrais pas ce soir,
Tout seul, dans le vent et la brume,
Près de la mer morne m'asseoir
Le cœur inondé d'amertume,

Tandis que sur mon pâle front
De grands oiseaux aux cris sauvages
Éperdument tournent en rond
Sous un ciel chargé de nuages.

XV

ROMANCE

J'ÉCRIVIS *un nom sur la grève,*
Mais le flot l'eut vite effacé...
— Ainsi s'efface, comme en rêve,
Jusqu'au nom d'un amour passé.

Ce nom gracieux, que de femmes,
Têtes charmantes, l'ont porté !
— Mais le temps est semblable aux lames,
Il a balayé leur beauté.

Et toi-même, enfant adorable
A qui je songeais ce matin
En gravant ton nom sur le sable,
Tu n'auras pas d'autre destin ;

Et dans cent ans, lorsque la terre
Tous les deux nous recouvrira,
Sur cette grève solitaire
Un autre jeune homme viendra

Écrire un autre nom de femme,
Le nom de sa maîtresse à lui,
Nom délicieux que la lame
Effacera comme aujourd'hui.

XVI

UN VER DANS LA ROSE

D'après Tennyson.

Une *rose, j'avais une rose, rien qu'une;*
Pâle rose, poussée au pâle clair de lune,
Elle embaumait la terre, elle embaumait les cieux ;
Une rose, Ma rose! Elle embaumait ma vie.
Qu'importaient à mon âme amoureuse et ravie
Les épines du beau rosier mystérieux?

Une rose? Ah! pouvais-je avoir une autre rose?
Pâle rose, à cueillir nouvellement éclose,
Pour y boire un parfum d'immortelle langueur?...
Car elle ne peut pas mourir, ma rose aimée;
Mais il mourra, l'amant de la rose embaumée,
Si sa rose d'amour cache un ver dans son cœur.

XVII

LAMENTATION

D'après Shelley.

L'ÉCLAT *de la jeunesse en fleur passe moins vite,*
La nuit heureuse est moins rapide dans sa fuite,
Moins rapide le vol du fugitif été;
Elle est venue et m'a quitté.

Comme un bois, quand l'amas des feuilles gît à terre,
Comme la nuit pour ceux qui ne s'endorment pas,
Comme un cœur sans désir, je reste solitaire,
Combien solitaire ici-bas!

L'été, vive hirondelle, aura plus d'un passage;
La nuit, plaintive orfraie, est déjà de retour.
La jeunesse à jamais s'enfuit, cygne sauvage,
Décevant comme ton amour.

Mon cœur chaque matin appelle la nuit douce,
Ma peine me poursuit jusque dans mon sommeil,
Mon hiver voudrait prendre à quelque jeune pousse
Un clair feuillage de soleil.

Des lis blancs! Ah! Parez de lis la fiancée,
Parez de muguets blancs un cercueil virginal,
De roses un beau front de mère... — La Pensée
Est la fleur qui sied à mon mal.

L'effeuillant à la place où j'ai couché ma vie,
Je n'ai pas pu pleurer, et je défends aussi
Qu'aucun ami sur moi pleure, et me sacrifie
Un seul espoir, un seul souci.

XVIII

ROMANCE

D'après O'Shaughnessy.

I

OUI, *j'ai fait un jardin nouveau, vert reposoir,*
Pour mon amour nouvelle;
Laissant la rose morte au pied du rosier noir,
J'en plante une plus belle.
L'été ne va-t-il pas fleurir ce vert jardin?
Mon cœur en vain l'appelle.
Mon ancienne Aimée est entrée, et soudain
Tout est mort devant elle.

2

Elle entre avec son fin sourire d'autrefois,
Mais que sa bouche est lasse!
Et regardant avec ses yeux mornes et froids,
Elle frissonne et passe.

L'éclat des frais rosiers rouges qu'elle a touchés
S'appâlit et s'efface,
Les rosiers blancs et leurs pétales desséchés
S'effeuillent sur sa trace.

3

Sa pâle robe glisse et froisse à petit bruit
L'herbe aussitôt fanée :
On dirait d'un serpent qui mord l'herbe et que suit
Sa bave empoisonnée.
Elle marche vers la barrière d'un pas lent,
Et, la tête tournée,
Elle murmure : « Adieu ! » de cet accent tremblant
Qu'elle avait l'autre année !

ÉTUDES

I. — Fragment d'une Idylle

Le jardin, lorsqu'ils y venaient dans la soirée,
S'illuminait pour eux d'une clarté dorée
Où les arbres tremblaient, où les fleurs palpitaient;
Et des parfums brûlants et suaves flottaient
Dans cet air où montaient les frémissements vagues
Des feuillages émus et des lointaines vagues;
L'Ame des fleurs, pâmée aux vents tièdes du soir,
Faisait du vert jardin un mystique encensoir;
Et les Amants, parmi les senteurs emmêlées
Des rosiers, des œillets musqués, des azalées
Et des plantes de toute essence, à pas très lents,
Gagnaient un banc caché sous deux grands lauriers blancs,
— Un banc de marbre, étroit, intime, et d'où la vue
Enveloppait l'immense et sublime étendue
De la mer déjà sombre à l'Est. —
Vers l'Occident,
Ils regardaient crouler le palais éclatant

Que le soleil s'était construit dans la nuée,
Et que la grande mer, par le vent remuée,
Engloutissait. — La nuit envahissait le ciel,
Et, saisis d'un transport presque surnaturel,
Cédant à la beauté de cette heure si pure,
Au tendre apaisement de l'immense nature,
Au ciel, aux flots, aux vents de la nuit, ils laissaient
Leurs lèvres lentement se prendre, et s'embrassaient...

C'était un long baiser, plus troublant que l'haleine
Des fleurs dont toute l'île odorante était pleine;
Un long baiser, plus frais et plus mystérieux
Que la lune apparue au bord des calmes cieux;
Plus infini pour eux que la mer, dont la plainte
Immense leur venait mourante et presque éteinte;
Un baiser plus brûlant que les étoiles d'or
Qui faisaient dans le ciel délicat, pâle encor,
Trembler l'obscur flambeau de la première flamme;
— Un long, un long baiser de jeunesse, où leur âme
Venait s'anéantir sur leurs lèvres en feu...
Les constellations nocturnes, peu à peu,
Éclataient dans le vaste et ténébreux espace,
Et les Amants marchaient jusque sur la terrasse
Sous laquelle brisait la violente mer.

Longtemps ils respiraient son large souffle amer,
Puis descendaient, le cœur pris d'un désir sauvage,
Aux lueurs de la lune, errer sur le rivage.

La côte n'était pas abrupte; les grands flots
Déferlaient cependant avec de sourds sanglots;
Les galets que la lame amène, puis remmène,
Semblaient râler avec une douleur humaine;
Et partout, sous le dôme obscur du ciel muet,
L'eau noire, frissonnante et souple, remuait;
Et rien n'était sublime à voir sur cette eau sombre
Comme l'ardent reflet de la lune. Dans l'ombre
C'était un serpent d'or qui, jusqu'à l'horizon,
Prolongeait un splendide et monstrueux frisson;
Plutôt encor c'était un magique sillage
Et tel qu'en dut tracer la barque où dans l'orage
Le Christ dormait, parmi les siens épouvantés.
Et tous les deux alors, attendris, exaltés,
Comme des écoliers vont à la découverte,
S'aventuraient le long de la côte déserte....

C'étaient des sables fins parfois et doux aux pieds,
Miraculeux tapis pour eux seuls dépliés;
De claires flaques d'eau luisaient, miroirs féeriques,

Où la lune noyait ses yeux mélancoliques.
Ailleurs, — comme à la voix de leurs rudes bergers
Se groupent des taureaux farouches, — des rochers
Pelotonnés au bas d'une dune échancrée
Semblaient barrer la route et défendre l'entrée
Des palais enchantés d'un prince de la Mer.
Et les deux Amoureux, — quand le ciel était clair,
De sa clarté de ciel d'Orient, veloutée, —
De roc en roc, gagnaient une grotte abritée
Au cœur de la falaise. — Ils aimaient à s'asseoir
En écoutant pleurer les vagues, sans les voir,
Sur les bancs naturels de la grotte secrète
Où, pendant bien des ans et des ans, la tempête
Sans doute avait rugi; — mais qui, vide aujourd'hui
Et calme, n'entendait d'autre bruit que celui
D'une eau qui lentement et du haut de la voûte
Dans un pur réservoir tombait goutte par goutte.

Mais plus que le rivage, où la nacre d'argent
Des coquilles jetait son vague éclat changeant,
Plus que les rocs et leur toison d'algue marine,
Plus que la grotte, à mi-chemin de la colline,
Et sa fraîcheur si douce après les feux du jour,
Le frais, le sûr abri qu'adorait leur amour,

C'était un petit bois d'oliviers, tout en pente,
Mais d'une pente abandonnée et nonchalante.
La mer en bas baignait de ses ondes les pieds
De ces majestueux et vastes oliviers
Plantés du temps où sur ces îles immortelles
Le lion de Venise ouvrait ses larges ailes.
Quand la lune argentait les feuillages tremblants
De ces arbres déjà d'eux-mêmes presque blancs,
Et qu'à travers les fins feuillages sa lumière
Semait une impalpable et subtile poussière
Sur les pâles gazons de sa clarté criblés
Que traversait le vol des vers-luisants ailés,
Il planait dans ce bois d'oliviers le mystère
D'une divinité puissante et solitaire;
On rêvait sur cette herbe une apparition
De Diane pâmée aux bras d'Endymion.
Quelque chose du grand secret de la nature
Flottait sous cette épaisse et mouvante verdure :
Dans les arbres semblaient battre des cœurs vivants,
Une incantation dans les soupirs des vents
Passait, — et les Amants sentaient leur âme en proie
A cette émotion indicible qui noie
En nous tout le passé factice et mensonger :
Se sentir exister seuls au monde, — et songer

Que ce monde réel est là — qui nous accable!
Et nous soutient, — muet, obscur, inexplicable! —
Ils s'embrassaient alors et ne se parlaient pas,
Prolongeant ardemment l'étreinte de leurs bras,
Comme pour s'assurer que leur Vie était Vraie.
Étrange sentiment! obscure et froide plaie
Que toute émotion forte nous fait au cœur!
Quel être humain s'est dit aux moments d'un bonheur
Inespéré, comme aux moments de grande peine :
« C'est bien ma vie à moi que je vis, c'est la mienne... »
Et n'est pas demeuré, stupide, épouvanté,
Devant ce fait que c'est une réalité ?

II. — Le Reliquaire

C'EST *aujourd'hui qu'elle a trente ans, et ce jour triste,*
Si triste qu'aucun cœur de femme n'y résiste,
Ce dernier jour de sa jeunesse, s'est passé
Pour elle dans ce vaste appartement glacé
A penser toute seule, et le soir l'environne
De sa langueur, un soir vert et rose d'automne.
Elle s'est mise à la fenêtre. Elle a levé
Le rideau de guipure et longuement rêvé
Devant l'étroit jardin où les feuilles fanées
S'envolent comme ont fait ses premières années.
Elle est mélancolique et blonde et tout en noir...
Puis, s'arrachant au charme apaisé du beau soir,
Elle va prendre un fin coffret en bois d'ébène
Tout simple et nu. Sa main distraite s'y promène
Comme pour caresser un objet précieux.
Un indicible émoi passe au fond de ses yeux,
Sur sa figure mince et tout à coup rosée.

Elle revient s'asseoir auprès de la croisée,
Et délicatement elle ouvre ce coffret,
Intime confident de quelque amer secret !
Voici treize ans tantôt qu'elle se plaît à faire,
Secrètement, un tendre, un pieux reliquaire
De ce coffret ancien qui tremble dans ses doigts,
Un reliquaire unique au monde ! Chaque fois
Qu'elle a touché la main de La Personne Aimée,
Son gant devient pour elle une chose animée
Qu'elle ne jetterait qu'avec déchirement.
— Et ce coffret d'ébène est le cercueil charmant
Où dorment, seuls témoins des heureuses journées,
Les gants qu'elle a gardés comme des fleurs fanées.

. . . .

Hélas ! Que ces bonheurs furent courts ! Ils sont trois,
Ces gants, tout imprégnés des parfums d'autrefois ;
Mais comme elle s'attarde à contempler ces restes
Des jours évanouis et qui furent célestes !
Elle les prend tous trois et songe.

Le premier
Est gris pâle, couleur d'un matin printanier,
Et c'est un clair matin de Mai qu'il lui rappelle,
Du temps qu'on lui disait encor : Mademoiselle.
C'était dans le grand parc d'un ancien château

Où des cygnes erraient sur une pièce d'eau,
Ceinte de marronniers gigantesques. La veille,
Délicat tremblement de l'âme qui s'éveille,
Elle avait contemplé longuement à l'écart
Un jeune homme arrivé du jour, dont le regard
Errant ne s'était pas même posé sur elle.
On avait voulu faire un tour sur la nacelle,
Et pour entrer et pour sortir elle avait dû
Poser sa main, — avec quel frisson éperdu! —
Sur la main du jeune homme. Au-dessus d'eux, les branches
Remuaient dans le ciel leurs fleurs roses et blanches.
L'eau de l'étang luisait au soleil et tremblait
Sous le sillage lent du léger batelet.
Elles étaient là quatre ou cinq de ses amies.
Combien vivent? Combien d'autres sont endormies
Du sommeil éternel et glacé du tombeau?...
Lui, ramait, ses cheveux voilaient son front si beau.
Les mères attendaient assises sous un arbre,
Un jet d'eau palpitait dans sa vasque de marbre.
Puis le jeune homme était parti le lendemain,
Mais le gant que toucha, ce matin-là, sa main,
Elle le mit dans son coffret, le matin même,
Si pure, sans avoir osé se dire : — J'aime.

. . . .

Le second est un gant de bal. A vingt-sept ans,
Elle était mariée et mère, dès longtemps ;
Oui, mariée, avec un autre, et résignée.
Elle acceptait, comme un devoir, sa destinée,
Mais elle aimait, du même étrange et vague amour,
Le jeune homme entrevu dans sa jeunesse, un jour.
Elle l'aimait, comme on se souvient, dans un rêve.
Il voyageait alors, traînant de grève en grève,
Au hasard du caprice, un opulent ennui,
Sans rien savoir du cœur laissé derrière lui !
— Or, un soir, elle entrait dans un bal, et ravie
Elle aperçut celui qui possédait sa vie,
L'homme qu'elle aimait tant et qui n'en savait rien,
Et lui-même la vit et la reconnut bien.
Il lui parla, quel rêve ! Ils dansèrent ensemble.
Cette main qui tremblait, comme un rossignol tremble
Dans la main d'un enfant, il la tint dans ses doigts,
Elle sut commander à ses yeux d'être froids,
A son sein de se taire, et pourtant, comme folle,
Elle écoutait le son chéri de sa parole.
Elle le trouva triste et vieilli. Mais quels yeux
D'homme sachant la vie, ardents, mystérieux,
Lassés, et plus troublants pour cette femme aimante,
Parce qu'elle y lisait qu'il la trouvait charmante !

Car elle lui plaisait tellement qu'elle eut peur,
Elle se défia de son malheureux cœur,
Et quelques jours après ce bal, tout inquiète,
Elle quitta Paris. Mais, dans cette retraite
Elle emportait, au fond de son coffret fermé,
Comme un trésor, son gant étroit et parfumé,
Ce gant touché par lui dans cette heure amollie
Par la musique lente et sa mélancolie.

. . . .

Elle a pris le dernier de ses gants : un gant noir
Et qu'elle avait encore à sa main l'autre soir.
Longtemps elle le presse en un chagrin farouche,
Ce petit gant de deuil, sur sa tremblante bouche.
Elle est seule. Son fils et son mari sont morts.
Elle a souvent, malgré ses intimes remords,
Souhaité de revoir un jour celui qu'elle aime,
Car elle l'aime, avec une pudeur suprême,
Maintenant qu'elle sait le nom du sentiment
Qui fait bondir son cœur, resté pur, follement.
Or, l'autre soir, c'était chez une vieille dame,
Des rares qu'elle voit dans son deuil. Une femme
Belle et jeune est entrée, et, près d'elle, celui
Dont l'image charma si longtemps son ennui.
Il était marié depuis six mois ; mais elle,

Taciturne et sortant si peu, cette nouvelle
N'avait jamais franchi le solitaire seuil
De la maison déserte où l'enferme son deuil.
Ah ! son cœur se révolte à la fin, et, jalouse,
Comme elle a détaillé des yeux la jeune épouse,
Et comme, en lui trouvant un délicieux air
De grâce et de gaîté rêveuse, elle a souffert !
Mais non !... Elle rougit de cette jalousie,
Puisque du moins, auprès de la femme choisie,
Il a, Lui, le sourire ouvert des amoureux,
Si tendres qu'ils se font pardonner d'être heureux.
Donc elle s'est forcée à causer sans envie,
Elle a voulu savoir les choses de leur vie,
Et comme s'il avait deviné tout cela,
Cet homme qu'elle aimait à mourir, — quand il a,
Près de sortir, touché sa main, — a, sans rien dire,
Laissé ses yeux profonds démentir son sourire.
Que regrettait-il donc tout bas, puisqu'il avait
Toujours vécu si loin de celle qui rêvait
A lui dans la douceur des soirs mélancoliques ?
— Elle n'ose y penser. Mais, parmi ses reliques,
Elle a placé ce gant de deuil du dernier soir.
Voici qu'elle le met à ses doigts, ce gant noir,
Puis elle l'ôte, avec une lenteur distraite.

La nuit tombe, mêlant à ce qu'elle regrette,
Et qu'elle n'a pas eu, le charme attendrissant
D'un silence infini comme un bonheur absent.
Elle songe aux hasards douloureux de ce monde,
A sa vie, à celui que son âme profonde
A si secrètement et si longtemps aimé,
Et c'est en sanglotant tout haut qu'elle a fermé
Ce reliquaire étroit de sa joie oubliée,
— Ce coffret où manquait son gant de mariée. —

III. — La Marquise de Morède

En *décembre. A Paris. — Verte et froide, la Seine*
Sous les ponts lentement roule son eau malsaine.
L'après-midi d'hiver a des langueurs de soir,
Et l'intense brouillard aux ténèbres accrues
Fait une mer jaunâtre où les angles des rues
Enfoncent comme un cap tempétueux et noir.

La puissante rumeur de la foule affairée
Jette un grand bruit de flots montant une marée.
— Tumulte exaspéré des travaux violents! —
Le brouillard s'épaissit. Chaque voiture allume
Ses yeux rouges et verts qui sillonnent la brume,
Où le gaz a déjà piqué ses feux tremblants.

Comme son noble hôtel est l'oasis tranquille
Dont aux plus mauvais jours la clameur de la ville
N'a jamais violé les asiles fleuris,

La marquise Marie-Annette de Morède
Rêve en silence au fond du salon calme et tiède,
Et ne sait pas quelle heure a sonné sur Paris.

Sur cette chaise longue où repose sa grâce,
Un coussin précieux soutient sa tête lasse
Que ses lourds cheveux blonds semblent appesantir.
De ses yeux bleus changeants, où flotte un sortilège,
L'azur parfois est clair comme un ciel de Norvège,
Et sombre d'autres fois comme un brûlant saphir.

Et la pâle batiste et la dentelle ancienne
Enveloppent, ainsi qu'une ombre aérienne,
Son corps royal et mince, indolemment couché;
Et son pied sort des plis vaporeux de sa robe,
Un pied frêle, nerveux, enfantin, que dérobe
La mule de velours qui n'a jamais marché.

Comme un mal de langueur l'a, depuis une année,
Dans ce petit salon tenue emprisonnée,
Et comme il est une âme aux choses, l'on dirait
Qu'un peu de sa pensée erre éparse autour d'elle,
Et cette chambre aimée est un miroir fidèle
Où sa douleur retrouve et chérit son secret.

Quel silence ! On croirait Paris à mille lieues !—
Sur les tapis de Perse et les tentures bleues,
Mais d'un bleu délicat, pâle et comme passé.
Le jour qui meurt répand sa douteuse traînée,
Et le feu de l'antique et haute cheminée
Mêle son rouge éclat à ce jour effacé.

Pour vêtir les fauteuils de nuances soyeuses
On emprunta leur soie aux étoles pieuses ;
Et des meubles chargés de coupes et d'émaux,
Reflètent vaguement leur figure indécise
Dans les stagnantes eaux des glaces de Venise.
Quel doux nid pour souffrir et jouir de ses maux !

L'air est calme, attiédi, mais pur : aucune plante
N'y promène une odeur dangereuse et troublante
Pour des nerfs délicats qu'un parfum briserait.
Mais la porte-fenêtre ouvre sur une serre,
Et c'est pour la malade un plaisir salutaire
Que d'égarer ses yeux dans sa verte forêt.

Cette serre est profonde, assoupie et vivante...
Dans cet air où jamais il ne pleut ni ne vente,
De tropicales fleurs dorment languissamment,

Et ce silence, où flotte une plainte étouffée,
Est tel qu'on le croirait enchanté par la fée
Du palais où rêvait la Belle au bois dormant.

Mais l'orgueil, le joyau de cette chambre intime,
C'est un Saint Sébastien de Mantegna, qu'anime
Le grand esprit de Foi dont l'Art fut coutumier
En ces temps de ferveur sublime et recueillie,
Toile que rapporta des guerres d'Italie
Un ancêtre du temps du roi François premier.

Contre un pilier le saint agonise et se pâme,
Ses yeux levés sont pleins de douleur et de flamme,
Et son corps hérissé de vingt flèches de fer.
Les archers lentement cheminent vers la ville
Dont le vieux mur blanchit sur l'horizon tranquille,
Un archange à cheval traverse le ciel clair.

Mais ce soir la marquise Annette ne regarde
Ni le tableau qu'attriste une lueur blafarde,
Ni la serre endormie où palpitent les fleurs.
Sur la table de bois de rose, à côté d'elle,
Elle a, sans l'entr'ouvrir, mis son livre fidèle :
Un Shelley, trop souvent arrosé de ses pleurs.

Elle fixe, du fond de cette chambre aimée,
Son âme, avec ses yeux tout entière abîmée,
Sur deux portraits, celui de sa mère et le sien.
Deux beaux portraits, de ceux qui valent un poème :
Riches, fiers, et parés de ce charme suprême,
La royale pâleur d'un sang trop ancien.

Le portrait de la mère est bien simple : — une tête
Toute jeune, — et, tressés comme pour quelque fête,
En couronne soyeuse autour de son grand front,
Ses cheveux presque blancs, teintés d'or. Tête d'Ange !
Hélas ! dans ses yeux clairs dont l'azur vit et change,
Flotte un pressentiment des larmes qui viendront.

Elles vinrent, et vite. — A l'âge où, déjà mère,
Elle réalisait sa plus pure chimère,
Un mal mystérieux toucha son corps charmant.
Quel mal ? L'inexplicable et subtile névrose,
Dont l'étreinte consume, et qui la fit, sans cause
Apparente, mourir de langueur, longuement.

Et ce mal dont la mère est morte, — ô Destinée ! —
Consume après vingt ans la fille condamnée.
Ces deux portraits muets semblent, pour qui comprend,

Ainsi mis à côté l'un de l'autre, prédire
A ces mêmes beaux yeux, à ce même sourire,
A ce même air suave, un sort trop ressemblant.

Que cette vision est douce, bien qu'amère !
La marquise s'y plaît; du portrait de sa mère
Elle passe à celui qui fut un jour le sien,
Elle songe à sa vie, et la douceur touchante
Du soir éveille en elle un concert. — Ainsi chante
Un piano sous les doigts ailés du musicien.

Son enfance un peu triste, et cependant heureuse,
S'écoula dans un vieux château, près de la Creuse,
Qu'entourent des volcans éteints et de grands bois.
Elle revoit ces bois, le parc, l'orangerie,
L'eau si gaie et si bleue, — et sa mère chérie
Qui vivait sans marcher et parlait à mi-voix.

Puis sa mère mourut, — et dans une île anglaise,
Vert oasis du Nord, ceint d'une âpre falaise,
Son père l'emporta, pour que le vent amer,
Soir et matin, passât sur cette enfant trop frêle,
Et, souffle cordial, fît refleurir en elle
La sauvage santé des filles de la mer.

Comme ses pieds étaient légers et prompts aux courses,
En ces temps-là ! Ses yeux, purs comme l'eau des sources,
Réfléchissaient l'azur du ciel clair et changeant;
Elle peignait, courait à cheval sous les branches,
Chantait, dansait, ramait, toujours en robes blanches,
— Voiles d'ondine ourlés d'une écume d'argent. —

Elle grandit. Un jour vint qu'elle fut aimée
Et qu'elle aima. — Voici qu'elle écoute, pâmée,
Des cloches de l'hymen l'appel mystérieux.
Elle revoit l'encens qui flottait dans l'église,
Ses voiles parfumés, et la gaîté permise,
Et les yeux de l'époux ne quittaient pas ses yeux.

Oh! cette joie unique et si forte, qu'il semble
Qu'elle n'est pas donnée ici-bas : vivre ensemble !
S'aimer, s'appartenir sous la beauté du ciel,
Oublier tout, le monde, et le temps, et l'espace,
Ne pas sentir le vent de mort qui souffle et passe,
Et croire que ce feu du cœur est éternel !

Un an passa, puis deux, et, mère heureuse et fière
A son tour, c'est alors, — dans la pleine lumière
De son bonheur si pur qu'il en était pieux, —

Que le mal dont sa mère était morte, au même âge,
S'en vint, inexorable et terrible héritage,
Pâlir son front sans ride et creuser ses grands yeux.

En vain, pour dissiper cette langueur profonde,
A-t-elle promené sous tous les ciels du monde
Le germe inattaquable éclos dans son beau corps.
Elle a vu l'Italie, et Florence, et Venise,
Et Naples qu'un azur éclatant divinise,
Et Rome, la cité des antiques trésors.

Elle a vu l'Archipel et ces plages fleuries
Où se développaient les blanches théories
Sous l'ardente pâleur du ciel oriental.
Ses pieds fins ont erré sur les sables d'Asie ;
Mais ce soleil nouveau, mais cette poésie,
N'ont pas exorcisé l'hôte obscur et fatal.

Maintenant tout est dit, et, revenue en France,
Elle passe des jours entiers sans connaissance,
Toute raide, la bouche et les yeux grands ouverts.
Hélas ! lorsqu'elle sort de ces crises tragiques,
C'est pour s'exaspérer par de folles musiques,
Ou respirer des fleurs qui lui font mal aux nerfs.

Or, ce soir, elle pense, et, toute illuminée
Par le rayonnement de cette destinée,
Se rappelant sa mère et se sentant souffrir,
Elle a peur, elle tremble et voudrait crier grâce.
Elle sent trop peser sur elle et sur sa race
Une fatalité qui la fera mourir.

Mais tandis qu'elle songe ainsi, dans l'ombre assise,
Une rumeur s'élève indistincte, indécise.
Dans la cour de l'hôtel s'arrête le coupé.
Des portes bruyamment s'ouvrent. Un rire éclate,
Et sa fille, une enfant nerveuse et délicate,
Accourt en bondissant près du grand canapé.

Elle se jette aux bras de sa mère malade.
Elle a neuf ans ; l'air vif, la longue promenade,
Ont fouetté tout son sang et coloré son teint.
Qu'elle est fraîche ! On dirait d'une rose mouillée.
Elle est blonde, et des pieds à la tête habillée
Tout en bleu : de velours, de soie et de satin.

Elle court à sa mère, et déjà, dans son geste,
Dans ses grands yeux d'un bleu trop profond, trop céleste
Dans son rire mignon et dans ses mots câlins,

Je ne sais quoi séduit qui n'est pas de son âge,
Et la mère tressaille, et sur son blanc visage
Passe un frisson d'effroi qui fait trembler ses mains.

Elle la voit jouer, l'écoute, la contemple.
Elle a dans sa mémoire un douloureux exemple,
Et cherche en son angoisse à prévoir l'avenir.
Elle voit ce col frêle et ces attaches fines,
Ces pieds nerveux cambrés dans leurs minces bottines,
Tous ces signes d'un sang si beau qu'il va finir.

Oh! comme elle voudrait se tromper elle-même,
Ne pas désespérer de cette enfant qu'elle aime!
— Les deux portraits sont là, cruels comme le sort :
C'est bien le même azur des beaux yeux des deux femmes,
Le même azur vivant. Ce sont les mêmes âmes.
Marquise, ce sera la même triste mort.

La marquise se jette en arrière, affolée.
La cloche des douleurs sonne à pleine volée
Sur cette âme qui meurt de trois morts à la fois.
La malheureuse souffre une triple torture :
Tout à la fois passée, et présente, et future.
Elle s'est révoltée et refuse sa croix.

Elle la catholique et la sainte, elle doute.
L'Ange mauvais lui parle à l'oreille. Elle écoute.
S'il est un Dieu, pourquoi frappe-t-il son enfant ?
Quel mal ont-elles fait, sa fille, elle, sa mère,
Elles qui n'ont jamais dédaigné la misère
Et que n'endurcit pas leur luxe triomphant ?

Et pâle, dans l'effroi de sa pensée obscure,
Elle entrevoit le bras de la grande nature,
Qui leur fait, justicier simple et mystérieux,
Héritières du sang des races patriciennes,
Expier longuement les splendeurs anciennes
Et la beauté des jours qu'ont vécus leurs aïeux.

LIVRE TROISIÈME

SPLEEN

Ai-je asssez usé ma vie,
Ma vie et mes pas,
Sur la grand' route suivie
Par ceux que je n'aime pas !

Ai-je assez battu l'estrade,
Chasseur dégoûté,
Sans avoir un camarade
Qui m'aimât à mon côté !

O beau jour, quand tu t'achèves,
Par tes feux mourants,
Ce que j'ai perdu de rêves,
Jour tombant, tu me le rends.

Ta lumière à l'agonie
Auréole alors
D'une douceur infinie
Le front de ces rêves morts.

Portrait de femme

Sa voix un peu voilée, aimante
Et délicate, est comme un chant :
Comment supposer qu'elle mente
Avec sa voix douce d'enfant ?

Est-elle brune ? Est-elle blonde ?
Tout en elle est trompeur. Je crois
Que pour mieux se moquer du monde
Elle est l'une et l'autre à la fois.

Elle a dans les yeux un sourire
Si caressant et si moqueur,
Qu'on ose à peine la maudire
De n'avoir jamais eu de cœur.

Conseil

Sois charmante et tais-toi...
C. Baudelaire.

S'il veut te baiser sur la bouche,
Tu ne lui répondras pas : Non.
Ton sein bat quand sa main le touche,
Tu pâlis en disant son nom.

Il ne t'aime pas. Mais tu l'aimes,
Il ne te fera pas souffrir
Il sait trop quels chagrins suprêmes
Inflige un impuissant désir.

Il a versé des larmes folles
Trop pour en faire encor verser,
Trop subi de dures paroles
Pour plus jamais en prononcer.

Il a pour toi la pitié tendre
Qui l'aurait rendu presque heureux,
Si l'on avait su le comprendre
Aux temps qu'il était amoureux.

Mais si tu rêves davantage,
Laisse-le, tu n'obtiendras rien
D'un cœur épuisé que saccage
Le regret du bonheur ancien.

Substitution

EST-IL *un homme ayant un cœur qui n'ait dit : J'aime*
Tout en songeant : « Ah ! si c'était vrai seulement ! »
Et qui n'ait exploité quelque ancien sentiment
Pour tromper sa maîtresse et se tromper soi-même ?

Il a redit tout bas une phrase, la même
Qu'aux jours passés il a prononcée en aimant,
Et sa maîtresse émue ignore qu'il lui ment
Et que cette voix tendre et tremblante blasphème.

Sinistre expérience et qui fait sentir mieux
Au pauvre cœur jadis si jeune qu'il est vieux
Et qu'on ne goûte pas deux fois la grande ivresse...

Qu'importe ! Grise-toi des mots que tu redis
Si tu dois, les yeux clos, revoir l'Autre Maîtresse
Et tromper Aujourd'hui par l'ombre de Jadis !

Débauche

Je t'ai connue aux temps où mon âme chassée
D'un paradis ouvert une heure, puis fermé,
Se souvenait d'avoir éperdument aimé
Comme une veuve vierge et qui fut fiancée.

J'ai, pour mieux endormir ma cruelle pensée,
Sucé ta bouche en fleur comme une rose en mai,
Mordu la blanche peau de ton corps parfumé
Et roulé dans tes seins ma tête harassée.

Nous savourions l'entier, le magique plaisir.
Comme des feux follets qu'on ne peut pas saisir,
A ta voix s'envolaient les peines anciennes.

Et dans ton large lit où tu m'enveloppais
De baisers frémissants et d'étreintes païennes
Pour la première fois j'ai pu dormir en paix.

Débauche

L'ÉNERVANTE *douceur de tes baisers d'amour*
Trouble mon âme faible et malade qu'oppresse
La soif de rencontrer enfin dans la maîtresse
Une âme qu'elle adore à jamais, sans retour.

Nous nous sommes unis seulement pour un jour.
Vingt autres ont goûté ta suave caresse,
Vingt bouches ont baisé cette bouche où je laisse
Mes lèvres d'amoureux s'oublier à leur tour.

Je sais cela, je sais que vénale et frivole
Tu t'en vas et reviens, comme l'oiseau qui vole,
De mon lit dans le lit de gens que je connais.

C'est vrai ; mais si la Vie était moins insensée
Et moins dure, je sais comme tu m'aimerais,
Et cela seul suffit à noyer ma pensée.

Parfum d'amour

S'IL *est une âme heureuse et noble, et que j'envie,*
C'est l'âme d'un jeune homme à l'avril de sa vie,
Lorsqu'il aime d'amour une naïve enfant.
Comme une fine odeur flotte, mêlée au vent
Dont l'aile s'oublia sur des touffes fleuries,
Tel il respirera parmi ses rêveries,
Longtemps après l'adieu de cet amour premier,
Je ne sais quel parfum suave et printanier.

Débauche

S'il est un sentiment qui déshonore l'âme,
C'est d'aimer une femme indigne, et de saisir,
A l'heure extasiée et tendre du plaisir,
Dans sa voix un écho de son métier infâme.

Ces mots entrecoupés de ces soupirs de flamme,
Elle les a soufflés froidement, à loisir,
Pour exciter leurs sens et fouetter leur désir,
A l'oreille de ceux qui paient pour qu'on se pâme.

Et puis, ils ont étreint tout nu ce corps si beau,
Ils ont baisé sa bouche, ils ont baisé sa peau,
Leurs mains ont caressé sa chair abandonnée.

Ah ! Que n'est-il une eau lustrale, un bain puissant,
O femme, pour guérir l'âme passionnée
Ou pour te rajeunir et laver tout ton sang !

Adieu

Étouffe dans ton sein la mortelle vipère.
LECONTE DE LISLE.

ADIEU, *quoique ce mot funeste*
S'échappe de ma bouche en feu.
Quoique ta voix me dise : Reste,
Quoique je le désire, adieu.

A quoi bon demeurer ensemble,
Puisqu'il nous faudra tôt ou tard
Avec ce même accent qui tremble
Prononcer les mots du départ ?

Il est un charme à la rupture,
Il est un délice aux adieux.
Cette heure du départ torture,
Mais qu'elle rend aussi joyeux !

Quel poète assez analyste
A célébré la volupté
Héroïque, enivrante et triste
Du lien à jamais quitté ?

Le cœur fatigué se délivre
De son énervante prison,
Oiseau sanglant, mais fier de vivre
Dans la largeur de l'horizon.

C'en est fini de la caresse,
Mais c'en est fini des soupçons,
Fini de la bouche traîtresse
Qui nous ment quand nous l'embrassons.

C'en est fini des causeries
Dans les parfums des foins coupés,
Frais parfums, paroles fleuries
Qui nous ont si souvent trompés.

Mais l'indépendance ancienne,
Mais l'orgueil de ne plus avoir
D'autre volonté que la sienne,
Mais le viril et chaste espoir,

L'espoir de l'énergique tâche
Q'on va reprendre vaillamment,
Tout cela vaut mieux que ce lâche
Et stérile asservissement.

Contre le beau corps qui nous leurre
Et son sortilège enchanté,
La fuite est l'arme la meilleure
Que puisse avoir l'amant tenté.

Si ta maîtresse fut menteuse,
Fuis-la, mais ne la punis point,
Car toute vengeance est honteuse,
Sinon de partir seul, — au loin!

Clair de lune parisien

DANS ce jardin de bal public et sous les branches
Des filles circulaient et montraient leurs dents blanches
Qui mordillaient parfois un pétale de fleur;
Les yeux, passés au noir, luisaient dans la pâleur
Des faces où saignaient les bouches carminées,
Et, comme s'il était d'étranges destinées
Qui font s'associer en des accords savants
Les tristesses du ciel aux hontes des vivants,
Une lune aussi pâle et froide que ces filles
Parut, et sur les bancs, les tables, les quadrilles,
Sur le gaz qui dardait son feu mince et muet,
Sur tout ce noir bourbier humain qui remuait,
En proie à la crapule immonde et coutumière,
Morne, elle répandit ses larmes de lumière.

Clown parisien

JUSTAUCORPS *vert brodé de nœuds de satin jaune,*
Leste et fringant, le clown a des yeux noirs de faune,
Des yeux vivants, brûlants, dans un masque plâtré.
Sa bouche est carminée et son toupet poudré,
Et quand le Jablochkoff l'auréole d'opale,
Les filles ont, devant cette figure pâle,
Grimace vieille et dont le regard a vingt ans,
Le monstrueux prurit des amours excitants,
Amours de bête, amours qui trompent la nature,
Réels et fous, ainsi que cette créature.

Récurrence

Si je sens tout mon cœur noyé de rêverie
Quand vient la calme nuit dans sa robe fleurie
De fleurs d'or et de clairs bijoux silencieux ;
— Si des pleurs ont roulé le matin dans mes yeux
A voir tout l'orient semé de rouges roses ;
— Si surtout je me suis laissé roulé sans causes
Dans un gouffre de spleen profond, d'amer chagrin,
A table, en soulevant mon verre plein de vin,
Et sous l'ardent regard d'une maîtresse heureuse.....

Alors je m'interroge, anxieux, et je creuse
L'étrange impression qui me fait tressaillir.
Du passé noir je vais au muet avenir,
Je me dis qu'un malheur a frappé ce que j'aime,
Et toujours un visage, — ah ! trop chéri ! — le même,
M'apparaît. Je le vois, douloureux, convulsé,
Et j'oublie et l'orgueil et mon chagrin passé,

Pour me remémorer seulement la tendresse,
Et je sens, au regret douloureux qui m'oppresse,
Que de la passion qui fit mon cœur si noir
Tout est resté vivant en moi, — tout, — sauf l'espoir !

Débauche

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur...

C. Baudelaire.

Pourquoi *faut-il que la mauvaise vie*
N'ait pas encore achevé de t'user,
Ame de feu qui sors inassouvie
De chaque étreinte et de chaque baiser?

Pour te tuer, âme rêveuse d'anges,
Je t'ai traînée à des plaisirs sans nom,
Je t'ai vouée aux voluptés étranges,
Puis je criais : Es-tu bien morte? — Non.

Oh! non! Tu vis, les bouches dépravées
N'ont pu tarir la divine liqueur,
Et le sommeil de mes chairs énervées
N'a jamais pu me monter jusqu'au cœur.

Que j'ai de fois roulé ma pauvre tête
Sur de beaux corps, mais que je n'aimais pas,
Et pour calmer ma poitrine inquiète
Serré ces corps à m'en meurtrir les bras!

Tu les voyais, mon Ame, mes folies,
Tu les voyais, mais sans y prendre part;
Un souvenir que jamais tu n'oublies
Apparaissait, — un sourire, un regard.

Rien qu'un regard, et qui disait un Être!
Rien qu'un sourire, et qui disait un Cœur!
Un Être! Un Cœur! Les voir, et reconnaître
Que pour toujours on est loin du bonheur!

L'âge de fer

Il est un âge — ô l'âge heureux ! — où la tendresse
N'a pas abandonné la place au corps vainqueur,
Tant qu'on préférerait aux voluptés sans cœur
Le bonheur sans plaisir et l'amour sans caresse.

Puis l'âge vient — ô l'âge amusant ! — où l'on laisse
La chair nous prodiguer son charme le meilleur.
On prend la femme, ainsi qu'on respire une fleur,
Sans rien lui demander qu'un quart d'heure d'ivresse.

Puis l'âge vient — ô l'âge effrayant ! — où les sens
Ne jettent plus des feux qui soient assez puissants
Pour nous cacher combien notre Ame diminue,

Et l'homme, qui n'a plus ni bonheur, ni plaisir,
Voit poser devant lui la femme toute nue,
Comme une ombre qu'il rêve et ne peut pas saisir.

Souvenir

TOUS *deux seuls dans le grand silence de la nuit*
Nous nous laissions aller à la langueur qui suit
Le spasme violent et l'ardeur sans parole.
Ses yeux lassés étaient cernés d'une auréole,
Halo nacré qui leur donnait un charme fou.
Ses cheveux dénoués enveloppaient son cou,
Sa chemise de soie était un peu défaite,
Et j'écoutais son cœur battre contre ma tête...
Ou bien, moi, j'attirais sa tête sur mon cœur
Pour mieux voir ces beaux yeux et mieux cette langueur.
Le bruit brutal, le bruit énervant de la vie,
Si dur, ne tenait plus ma pensée asservie.
Pour savourer comme en une immortalité
L'instant heureux, j'avais, — ô folie, — arrêté
L'horloge où bat le pouls du temps que rien n'arrête ;
La rêverie ouvrait une source secrète
Dans mon âme troublée, et soudain je l'aimais

En songeant : « Cet instant ne reviendra jamais ! »...
Qui donc étais-je ? et toi qu'étais-tu, pour me prendre
Cette part de mon âme aimante, la plus tendre,
Douce tête que plus jamais je n'étreindrai ?
Pour un instant, j'aimais ton visage altéré
Par l'en-allé de ton sourire dans l'ivresse.
L'arome de ton corps m'était une caresse.
C'était aussi, dans cette extase, un sentiment
De pitié pour ce corps périssable et charmant.
L'image de ton être un jour à l'agonie
M'engourdissait dans une amertume infinie.
L'étrange isolement où nous plonge la mort,
L'arrière-fonds où l'on rentre comme on en sort
Avec douleur..... — Et puis, la sueur mortuaire
Qui mouillerait ton front, le funèbre suaire
Qui cacherait ton sein..... Je disais : « Parle-moi. »
Et tu me répondais naïvement : « Pourquoi ? »
Et puis tu m'embrassais, comme folle, étouffée,
Sans t'en douter, ô pauvre enfant, par la bouffée
De tristesse infinie et d'obscure rancœur
Qu'un suprême plaisir nous fait jaillir du cœur !

Débauche

Si ce n'est, pas un soir sans lune, deux à deux...
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux
C. Baudelaire.

Sois *brutale, sois vile, ô femme, et mets a nu*
Ta chair déshonorée et ton âme flétrie.
Voilà ce qui survit de cet âge ingénu
Où tu parais l'autel de la Vierge Marie.

Entre tes seins lassés roule mon pâle front;
Fais-moi sentir combien la débauche est amère.
Tes stupides yeux noirs longtemps me fixeront
Et je me souviendrai des yeux de ma chimère.

Toi, la fille du peuple et qui ne pourrais pas
Signer ton nom du bout de ta main toujours rouge,
Moi l'héritier de tant de livres d'ici-bas,
Puisque l'affreux destin nous unit dans ce bouge,

Détruisons-nous l'un l'autre et qu'il ne reste plus
En mon cœur de désir des idéales fêtes,
Ni dans le tien d'appel vers les beaux jours perdus !
Peut-être la débauche et ses stupeurs muettes,

Peut-être le poison de ton morne baiser,
Peut-être ces rancœurs, et ce dégoût suprême,
Et cet abaissement, finiront d'épuiser
Ce qui reste de l'eau divine du baptême !

Spleen

J'ai goûté, jeune encore et dans ma simple vie,
D'âcres sensations dont le dégoût est tel
Que je me sens passer un haut-le-cœur mortel
Quand de les raconter il me vient quelque envie.

Ma jeunesse ne fut qu'une longue agonie
Tout entière passée en un ennui cruel,
Comme un lion en cage, à regarder le ciel.
Chaque jour use un peu ma force et mon génie.

Je me suis consolé dans de mornes amours,
J'ai connu les réveils atroces des grands jours
Éclairant les rideaux de quelque alcôve infâme.

Vingt ans, peut-être moins... La terre me prendra,
Et sais-je seulement le gouffre où sombrera
Le frisson singulier qui pourtant est Mon Ame !

Spleen

I

J'AI regardé ma vie à l'heure où le soir tombe.
Penché sinistrement sur cet obscur passé,
J'ai regardé ma vie et consulté la tombe
Sur laquelle est écrit l'éternel « In pace... »

2

Je t'ai revue, ô toi que j'aimais, toi que j'aime,
Dans un rêve insensé de joie et de douceur.
Ton visage d'archange était encor le même,
Et tu me souriais comme une bonne sœur.

3

Surnaturelle et telle enfin qu'aux mois d'ivresse,
Ayant dans tes yeux noirs ce charme surhumain,
Je te disais : « Reviens à moi, reviens et laisse
Mes lèvres se poser seulement sur ta main !... »

4

Il fut des jours. Ah! si l'horloge de la vie
Avait pu s'arrêter alors sur notre front!...
Tu ne les diras plus à mon âme ravie
Ces mots qui pour toujours en moi résonneront.

5

Ah! si quelque pouvoir magique t'avait prise
Et m'avait pris, pour nous porter sous d'autres ciels,
Toi seule et moi, bien loin de ce monde qui brise
Tous nos songes avant qu'ils fleurissent réels!...

6

Que fais-tu maintenant de ton rêve? — O misère!
Que fais-tu de tes yeux adorés? — O douleur!
Rien qu'à penser à toi comme mon cœur se serre,
Comme mes yeux sont pleins des larmes de mon cœur!

Spleen

AUJOURD'HUI *que la fièvre étrange de la vie*
Allume moins de feux et d'éclairs irritants
Dans ces yeux et ce cœur qui n'ont plus leurs vingt ans,
Je songe à mes amis d'enfance avec envie.

A des labeurs obscurs leur jeunesse asservie
N'a jamais dévoré l'espace ni le temps,
Et loin du chevalet de l'art où je m'étends,
Le métier, à dormir tranquilles, les convie.

J'eusse vécu prudent comme eux, calme comme eux.
Mais mon désir, à moi, fut comme un vin fumeux
Dont la première goutte exaspéra mon être.

J'ai fait des vers, rêvé la gloire, adoré l'Art.
Je sais de quel néant écœurant nous pénètre,
Même étreint, le plus bel Idéal, — c'est trop tard !

L'Heure pensive

COMME *la clarté molle et tiède d'un soir bleu*
Convient seule aux baisers prolongés d'un adieu;
Comme aux égarements d'une débauche amère
Il faut une nuit froide et noire de Brumaire;
Et comme pour conduire une vierge à l'autel
Rien ne sied qu'un soleil de mai dans un beau ciel;
Ainsi, pour retrouver l'impression profonde
De la mysticité redoutable du monde,
J'aime, après un travail poussé jusqu'au matin,
A voir le jour qui monte à l'horizon lointain,
Pâle, mouillé des pleurs de la brume nocturne,
Et la lune qui meurt dans l'aube taciturne.

Sur un Calendrier

Ne l'interroge pas au moment où tu pleures,
L'obscur tableau des jours prochains qui te luiront.
A leur appel, voici déjà tourner en rond,
Autour de toi, l'essaim connu des mornes heures.

Quoi, toujours? Oui, toujours, jusqu'à ce que tu meures,
Mêmes désirs trompeurs qui t'ensorcelleront,
Même étrange ouragan de rêves sous ton front,
Mêmes sommeils mauvais dans d'impures demeures.

Qu'ils tombent, un par un, dans le gouffre éternel,
Ces jours qui ne feront jamais qu'un autre ciel
A nos yeux rajeunis éclaire une autre terre.

Qu'ils tombent donc ces jours et rapprochent celui
Où, la mort ordonnant à nos cœurs de se taire,
L'Enfer ou le Néant guérira notre ennui.

Lune d'Hiver

ASTRE *maudit qui me regardes,*
du Sinistrement haut des cieux,
Mire bien tes lueurs blafardes
Au miroir sombre de mes yeux…

Ah ! que ta froideur me pénètre
Lune pâle des nuits du Nord,
Et verse-moi l'horreur de l'être
Dans l'amour profond de la mort !

Spleen

Les livres que j'ai lus quand j'étais tout enfant
M'ont trop fait espérer. Ils m'ont gâté la Vie.
Et ma pensée en eux exaltée et ravie
En vain d'un grand dégoût du réel se défend.

Le plaisir n'eut pour moi qu'un charme décevant.
Je ne me suis assis que l'âme inassouvie,
Au beau festin où la jeunesse nous convie,
Et je m'en suis levé plus affamé qu'avant.

Je me sens inutile aux autres comme à moi;
Je travaille, je lis, et, sans savoir pourquoi,
J'écris, comme en rêvant, des vers que je méprise.

Je sais pourtant qu'il est de beaux yeux ici-bas,
Qui rendraient de la force à ce cœur qui se brise.....
Mais ces yeux, ces beaux yeux, ne me regardent pas.

Sur un Portrait

QUI *la voit dans un bal, si finement jolie,*
Fleur exquise de luxe et de félicité,
Peut lire sur son front tout endiamanté
La paix de la chimère à loisir accomplie.

Pourquoi donc l'amertume et la mélancolie
De ce portrait si vrai qu'on reste épouvanté
A retrouver tragique et presque révolté
Ce visage où l'on sent qu'une âme en deuil s'oublie?

O femme, qui dit vrai, du portrait soucieux,
Ou de la lueur gaie et calme de vos yeux
Qui font croire à chacun que vous êtes heureuse?

Et qui saura le mot de votre étrange cœur,
Mondaine au front candide et qu'aucun pli ne creuse,
Sphinx au front dur, chargé d'une morne langueur?

A Renée

O suave Renée, aimable et gaie enfant,
Lorsque vous me disiez d'espérer et de croire,
De croire en mon génie et d'espérer la gloire,
Moi je vous écoutais me parler, en rêvant.

Quand j'étais plus naïf et plus jeune, souvent
J'ai désiré l'éclat d'un nom grand dans l'histoire;
Mais je sais aujourd'hui combien est illusoire
L'amour de l'art qui fait perdre l'amour vivant.

J'avais l'air de céder pourtant, mais pour entendre
Votre voix insister, émue et presque tendre,
Sur les premiers labeurs des poètes fameux;

Et je me répétais qu'envers la destinée,
Moi, j'aurais du courage et de l'orgueil comme eux,
— Mais si je vous aimais, ô suave Renée!

A une jeune Russe

DANS *vos yeux qu'obscurcit l'ombre de vos pensées,*
Si je cherchais à lire un jour, je trouverais
— Ai-je bien deviné? — les désespoirs secrets
Des heures dans le doute et le chagrin passées.

Vous n'êtes pas semblable aux jeunes fiancées
Dont le cœur est plus clair que leurs yeux ne sont frais,
Car la science est belle et ses puissants attraits
Vous ont encouragée aux folles odyssées.

Donc aujourd'hui, pareille à nous, ne croyant pas,
Sachant qu'il n'est nul dieu qui nous guide ici-bas,
Morose, et du néant final persuadée,

Dans le luxe et l'ennui vous vivez, ignorant,
S'il ne valait pas mieux dans quelque fausse idée
Endormir votre cœur que vous sentez trop grand.

A une Jeune Fille costumée en Minerve

Celle *qui, toute jeune et belle, s'est choisi*
Ce fier déguisement de l'antique sagesse,
Est digne de porter ta lance de déesse,
O Minerve, et ton casque et ton égide aussi,

Elle n'a pas vécu, comme toutes ici,
Pour des colifichets d'élégante paresse;
Sur les livres elle a consumé sa jeunesse,
Et pour elle savoir fut l'unique souci.

Sur son cœur virginal elle porte une égide :
Ce désir de science, et sur son front sans ride
La sereine pensée a mis son casque d'or.

Et nul n'a dit les mots qu'il faudrait faire entendre
Pour réveiller un jour la passion qui dort
Dans ces grands yeux que noie une ombre triste et tendre.

Lecture interrompue

INCLINÉ *sous ma lampe et feuilletant un livre,*
Voilà que j'ai laissé mon nostalgique esprit
S'envoler vers des soirs pareils et qu'attendrit,
— Ah! moins que celui-ci, — l'âpre désir de vivre.

Les têtes s'inclinaient sous les lampes de cuivre.
Les livres feuilletés vibraient à petit bruit.
C'était dans le collège où mon rêve fleurit,
— Folle fleur dont l'arome après douze ans m'enivre! —

Que ces soirs m'étaient longs! Ah! moins que celui-ci!
Que j'en sentais le vide, et comme en mon souci
Je fouillais l'avenir pour y chercher mon heure!

O destin, horloger cruellement moqueur,
Dois-je l'attendre encore? Ou faut-il que je meure
Sans avoir une fois vécu selon Mon Cœur?

Spleen

LES *cloches qui tintaient sous l'azur clair du ciel,*
Jusqu'à la chambre close éparpillant leur âme,
Vainement, d'une voix d'amour qui plaint et blâme,
Ont répété : « Les fleurs se fanent sur l'autel... »

Un portrait qui riait d'un rire sensuel
Sur une cheminée où tremblait une flamme,
A fait étinceler ses yeux comme une lame,
Vainement, et redit : « Mes baisers sont de miel... »

Les cloches ont cessé. L'ombre crépusculaire
Du portrait sensuel a voilé la colère.
La nuit mystérieuse erre dans la maison.

Et l'homme, dont le cœur répugne à toute envie,
Savoure longuement, comme un divin poison,
La taciturne mort du Jour et de la Vie.

Sur une Tête de mort

Songe aux têtes de mort qui se ressemblent toutes.
F. Coppée.

Pour *calmer ma tristesse athée,*
J'ai, comme un ermite chrétien,
Un tête de mort sculptée
Dans un jaune ivoire ancien.

A Paris, du bord de ma table,
Paisiblement, le jour, la nuit,
De son regard inévitable,
Cette tête de mort me suit.

C'est mon amie et la plus sûre,
Car à chaque nouveau malheur,
Si large que fût la blessure,
Elle a su calmer la douleur.

Quand je souffre du mal d'écrire,
Mon désespoir d'ambitieux
S'endort aux clartés du sourire
Qui va de sa bouche à ses yeux.

Mieux que Montaigne et mieux qu'Horace
Ce large sourire clément
M'endoctrine et me débarrasse
Du vain souci d'un bruit qui ment.

Et de mes chimères trompées
Je fais d'inutiles faisceaux,
Comme avec leurs vieilles épées
Les bretteurs fatigués d'assauts.

Oh! les sensations aiguës
Et vibrantes que je te dois,
Tête aux mâchoires exiguës
Que j'aime à rouler dans mes doigts!

Surtout dans l'éclat des soirées
Où j'admire des fronts charmants,
Qu'encadrent des boucles dorées,
Et qu'éclairent des diamants,

Je songe à toi, symbole étrange
De la nuit où l'on s'en va seul,
Et mon rêve d'avance arrange
Sur ces fronts les plis du linceul.

Cette enfant que la valse emporte
Au rythme tournant des accords,
Je la vois toute blanche et morte,
Je couche au cercueil son beau corps.

Mystérieux comme un lac trouble,
L'au delà des jours m'apparaît ;
Mon admiration se double
D'un attendrissement secret,

Et plus que tout au monde j'aime
Ce frisson devant l'avenir,
Car je trouve un attrait suprême
A la beauté qui doit finir.

Autour d'une église

L'ÉGLISE *s'éveille au soleil levant,*
Et de bois en bois, de roches en roches,
Le bruit argentin des premières cloches
Se disperse et flotte au souffle du vent.

Au pied de l'église est un cimetière.
Sur la terre épaisse où dorment les morts,
De rouges rosiers poussent, drus et forts,
Et ce frais jardin rit dans la lumière.

Mais les grandes fleurs et les calmes cieux
M'étalent en vain leur beauté sans âme.
Malgré moi je songe à la douce flamme
Que les pauvres morts avaient dans les yeux...

La Mort

MOURIR ? *O chair vivante, est-ce un si rude effort*
Qu'il faille pour calmer ta révolte dernière,
Avec le bruit payé d'une vaine prière,
Comme on berce un enfant, te dorloter ta mort ?

Mourir ? O cœur vivant, il te plaît donc bien fort
L'étroit et dur cachot qui te sert de tanière,
Que tu ne trouves pas en toi la force altière
D'affronter cette nuit d'où nul appel ne sort ?

Quoi que ce soit : enfer peuplé de cris sauvages,
Anéantissement éternel, ou voyages
A travers l'infini du monde sidéral,

Tu ne trouveras pas, pauvre chair harassée,
Ni toi, cœur lamentable, un plus terrible mal,
Plus lancinant et plus cuisant que la Pensée.

La Mort

Tout *ce qui doit finir est court, — a dit un sage.*
Aux heures de plaisir ce mot si vrai me suit.
Je le creuse. Je sens comme le jour s'enfuit.
Il approche l'instant que l'affreux mot présage.

Je me vois au tragique et suprême passage.
Je suis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux sont obscurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du suaire a moulé mon visage.

Que ce soit dans un mois, que ce soit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le sais trop, ce temps.
Il est déjà venu, tant les jours sont rapides.

Et devant ta présence épouvantable, ô Mort,
Trouvant les voluptés de la vie insipides,
Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

Romance

1

La Mort viendra, compagne sûre et tendre,
Quand nous serons bien vieux et bien lassés.
La Mort viendra fidèlement nous tendre
La coupe où dort l'oubli des maux passés.

2

La Mort viendra... Qu'il est amer aux lèvres,
Son vin nouveau, mais qu'il est doux au cœur !
Au cœur qui souffre et qui tremble les fièvres,
C'est une bonne, une fraîche liqueur.

3

La Mort viendra... Mais j'ai l'âge des rêves,
Des cheveux bruns sans un filet d'argent.
La Mort viendra... Que les heures sont brèves
Qu'on passe au sein de l'univers changeant !

4

O laisse-moi, pâle consolatrice,
Le temps d'avoir des douleurs à calmer,
Et ne reviens m'offrir ton lourd calice
Qu'aux jours glacés où l'on cesse d'aimer.

La Mort

S'IL *est un homme heureux et qu'ici-bas j'envie,*
C'est celui-là qui vit sans penser à sa vie;
Il laisse s'effeuiller ses jours au vent du sort,
— Comme l'arbre des champs laisse le vent du nord
Éparpiller l'essaim de ses feuilles fanées, —
Sans songer que le vol rapide des années
Rend plus proche et plus proche encore le moment
De l'entier, du suprême évanouissement.
Certe, heureux, si jamais l'énigme inexplicable
De l'univers réel ne l'étreint et l'accable,
S'il ne voit pas avec des yeux épouvantés
Les abîmes muets des deux éternités:
Celle qui précédait et celle qui doit suivre
Ce temps si court durant lequel il se sent vivre.
Cet homme peut jouir de l'heure, elle est à lui,
Et demain n'est pas là qui lui gâte aujourd'hui.
Demain. Car c'est demain, tant l'existence est brève,

Qu'il faudra s'éveiller de cet étrange rêve.
Demain les yeux tout grands ouverts se fermeront.
Demain l'idée aura quitté ce pâle front.
Demain ce qui fut nous s'écoulera dans l'ombre
Qui déjà s'est ouverte à des vivants sans nombre.
Enfer? Néant? Effort nouveau? Divin séjour?
— Qui sait ton mot, ô dur voyage sans retour?...

Luther

LUTHER *un jour, lassé d'avoir vécu sa vie,*
S'arrêta dans un vieux cimetière allemand,
Lut quelques noms et dit mélancoliquement :
« *Ils reposent, ceux-là ; comme je les envie !...* »

Certes, quand la chimère ardemment poursuivie
S'évanouit au fond de l'avenir qui ment,
C'est une volupté que le renoncement,
Et doux est le sommeil où la mort nous convie.

Mais ces abandons-là ne sont pas d'un cœur fier.
Je n'y reconnais pas ton orgueil, dur Luther ;
Car s'avouer lassé du combat, c'est se rendre.

C'est offrir en trophée au stupide hasard
Un cœur d'homme qui fut sublime et qui fut tendre.
— Mieux vaut mourir debout, comme l'ancien César.

Mortuæ

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh! si douce! — qu'un vieux portrait où l'on te voit,
Accoudée, allongeant sur ta tempe ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds, devinais-tu qu'un fils devait te naître,
Que tu devais laisser orphelin ici-bas?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis?

Réponds, figure aimée et si vite ravie,
Qui de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis,
Avais-tu déjà peur de me donner la vie?

En lisant l'Évangile

SUR *le morne gazon du Jardin des Olives*
Le Christ agenouillé pleure comme un enfant.
— Mon cœur d'homme coupable et baptisé se fend
A lire le récit de ces heures plaintives.

Mon Ame, c'est pour toi, c'est afin que tu vives
Que ce Juste aux bourreaux livre son corps vivant,
Et qu'il vient attester son Idéal devant
Le grand festin du monde et ses cruels convives.

Mon Ame, c'est sur toi que ce juste est penché
Et sur l'obscur troupeau de tes sœurs en péché,
Durant l'accablement de sa nuit d'agonie.

Pourtant, mon Ame, et vous, sœurs en anxiété,
Vous gémissez encor dans une ombre infinie,
Comme si tout cela n'avait jamais été.

Désespoir en Dieu

Oh! Qu'Il fût seulement une personne, un être!
Qu'à l'heure où l'on se sent mourir de désespoir,
On pût voir là quelqu'un, oh! même sans le voir,
Le sentir là vivant et qui pût nous connaître!

Tendre Dieu paternel ou tyrannique maître.
Que seulement on pût près de son cœur s'asseoir,
Comme Jean près du cœur de Jésus fit un soir,
Ou l'insulter, l'étreindre, et d'horreur se repaître!

Mais rien. Un vide espace, un muet univers.
Que l'homme agenouillé tende ses bras ouverts,
Ou qu'il crispe son poing frénétique, et blasphème,

La matière se meut en sa stupidité.
L'affreuse solitude est à jamais la même,
Et l'homme seul répond à l'homme épouvanté!

ÉPILOGUE

Épilogue

Confiteor.

Le fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main.
La fleur de ma jeunesse est à demi fanée
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
« Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel?
« Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
« Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel? »

— « Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes,
« J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
« Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes,
« Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal!... »

Le Fantôme me dit : « Où donc est ton ouvrage ? »
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui, tout entier : espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices ;
Qu'ils témoignent pour moi, Fantôme, et pour ce cœur.

Que leur sincérité, Juge cruel, te touche,
Et comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche,
Ce cri du grand pardon chrétien : Confiteor !

TABLE DES MATIÈRES



Table des Matières

LIVRE SECOND — DILETTANTISME

LIVRE TROISIÈME — SPLEEN

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.